

Louis Poinsinet de Sivry

Traité De La Politique Privée : Tiré De Tacite Et De Divers Auteurs

Amsterdam: Rey, 1768

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn729449866>

Druck Freier  Zugang  OCR-Volltext



~~29 11 8~~

41^b. 12.

F16 - 3102.

~~F16 - 3117~~

TRAITÉ
DE LA
POLITIQUE
PRIVÉE.

TRAITÉ

DE LA

POLITIQUE

P R I V É E

TRAITÉ
DE LA
POLITIQUE PRIVÉE,
TIRÉ DE TACITE ET DE DIVERS AUTEURS.

*Dolos tecti ambagesque resolvit
Ceca regens filo vestigia.*

Virgil. Æneid.



A AMSTERDAM

367

Chez MARC MICHEL REY,
MDCCLXVIII.



PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR.

CE Livre est peut-être le seul de tous les Ecrits Politiques où les devoirs de l'honnête-homme se trouvent conciliés avec l'art du Courtisan. Il peut être regardé comme le contre-poison des Maximes dangereuses de Machiavel ; & l'on n'en sauroit trop recommander la lecture à toutes les personnes que leur naissance ou la nature de leurs postes obligent de fréquenter les Grands. Elles s'y accoutumeront à penser qu'on peut être à la fois un homme de probité & un homme de Cour ; elles y observeront que la vertu n'est pas incompatible avec la recherche des

PREFACE DE L'EDITEUR.

honneurs ; & que des mœurs pures ne font pas dans une grande ame un obstacle à la fortune. En un mot les honnêtes gens y apprendront à réussir par des moyens honnêtes, & en même tems à démasquer les ruses, les fourbes, & les perfidies des méchans. Enseigner à l'homme vertueux le moyen de s'avancer sans s'avilir & de paroître à la Cour sans rougir de sa conduite, tel est le but utile & respectable de cet Ouvrage. En est-il un qui mérite davantage d'être entre les mains de tout le monde ?

(1)

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S .

CHAPITRE I. *Vues & ressources différentes de ceux qui recherchent les faveurs de la Cour.* Page 1

CHAP. II. *Deux voyes conduisent à la faveur.* 3

CHAP. III. *Moyens différens de se faire connoître du Prince.* 5

CHAP. IV. *Le Courtisan doit étudier l'humeur, le caractère & les goûts du Maître.* 7

CHAP. V. *Ceux qui veulent plaire aux Rois, doivent se plier à leurs penchans: Maxime révoltante pour l'homme vertueux, mais qui ne doit pas néanmoins lui interdire la Cour.* 12

CHAP. VI. *Exemples de personnes sages & vertueuses qui ont sçu plaire aux Grands sans flatter bonteusement leurs passions.* 16

- CHAP. VII. *Avec quelle adresse on doit louer les Princes.* 20
- CHAP. VIII. *Il faut éviter de conseiller les Princes, surtout dans leurs projets criminels ou dangereux.* 22
- CHAP. IX. *Conduite qu'il faut tenir lorsqu'un Prince violent demande l'exécution d'un crime ou d'une entreprise mal conçue.* 27
- CHAP. X. *Importance de bien connoître le naturel des Princes, pour parler ou agir à propos.* 31
- CHAP. XI. *Les mœurs des Princes varient, mais c'est moins leur caractère qui change, que les circonstances qui le dévelopent.* 36
- CHAP. XII. *Flatter les passions du Prince, c'est le trahir, c'est le perdre à-coup-sûr: vérité que les gens de bien doivent avoir le courage de lui faire sentir.* 40
- CHAP. XIII. *Conduite qu'il faut tenir avec ceux qui approchent la personne du Maître.* 43
- CHAP. XIV. *Grands de différentes classes que le Courtisan doit cultiver. Ceux de la première classe peuvent lui être utiles par la grandeur de leur naissance & par l'éclat de leur nom.* 46
- CHAP. XV. *Les Grands de la seconde classe, sans être revêtus d'Emplois, peuvent nuire ou servir beaucoup par leur crédit auprès du*

Prince. Ceux de la troisieme, sans être aussi puissans sur l'esprit du Maître, ne laissent pas d'être les dispensateurs de ses graces en vertu du Ministère suprême qui leur est confié. 52

CHAP. XVI. Les gens de Cour considérés sous deux points de vue généraux, comme utiles & comme préjudiciables. Maniere de se conduire envers les uns & les autres. 57

CHAP. XVII. Conduite que doit tenir le Courtisan envers ceux qui l'ont offensé. 60

CHAP. XVIII. Circonstances où le ressentiment doit paroître; & d'autres où il faut le cacher. Traits de vengeance artificieux & politiques. 64

CHAP. XIX. Moyens de parer ou du moins d'émousser les traits de l'Envie. Exemples d'expédiens heureux employés à cet effet. 70

CHAP. XX. L'Emulation parmi les Courtisans n'est pas moins à craindre que l'Envie. Mêmes préservatifs contre l'une que contre l'autre. 74

CHAP. XXI. Exemples de Courtisans renversés du faite des grandeurs par leur excessive ambition. Fin malheureuse de Séjan. 77

CHAP. XXII. Ecueils que la prudence du Courtisan doit éviter, & contre lesquels la fortune de plusieurs Favoris illustres s'est brisée. 88

- CHAP. XXIII. *On ne doit point lutter à la Cour contre ceux dont le crédit auprès du Prince est supérieur.* 91
- CHAP. XXIV. *L'arrogance, toujours pernicieuse envers les Grands, ne l'est gueres moins envers les Inférieurs. Exemples qui prouvent cette vérité.* 95
- CHAP. XXV. *Traits d'ingratitude & de perfidie ordinaires & funestes aux Favoris.* 98
- CHAP. XXVI. *L'intérêt du Favori, lorsqu'on délibere sur la guerre, est de laisser au Maître le droit de se décider pour ou contre: Et s'il est forcé de dire son avis, il fera sagement d'incliner vers la paix.* 100
- CHAP. XXVII. *Revue des moyens artificieux dont les Courtisans se servent pour diminuer le crédit de leurs Rivaux, ou pour les perdre entièrement.* 103
- CHAP. XXVIII. *La plus détestable & la plus ordinaire manœuvre du Courtisan en-vieux, est de calomnier ses concurrens. Ruses diverses du Calomniateur.* 108
- CHAP. XXIX. *Faux témoignages, fausses accusations, ressorts toujours pernicieux, même à ceux qui les font jouer. Exemples cités en preuve.* 114
- CHAP. XXX. *L'affection du Prince pour l'Accusateur l'enbardit à la calomnie & donne du poids à ses accusations.* 118

- CHAP. XXXI. *Les vices du Prince fournissent quelquefois aux Délateurs le trait le plus dangereux contre ceux qu'ils veulent perdre.* 120
- CHAP. XXXII. *Les louanges perfides d'un Courtisan font souvent autant de mal à ses Rivaux, que ses calomnies.* 122
- CHAP. XXXIII. *Sous des Princes jaloux ou timides, il est dangereux d'acquérir trop de gloire; & il est prudent de leur céder tout l'honneur de ses belles actions.* 125
- CHAP. XXXIV. *Précis ou récapitulation des préceptes donnés au Courtisan dans cet Ouvrage. Etre retenu, respectueux, complaisant, circonspect; mesurer ses forces à son devoir, & fuir l'envie.* 129
- CHAP. XXXV. *Funestes suites du faste & de l'ostentation pour les gens de Cour.* 133
- CHAP. XXXVI. *Maximes à suivre dans les graces que l'on demande au Prince, dans le refus qu'il en fait, dans les commissions qu'il donne &c. Conduite envers ceux qui ont encouru sa disgrâce.* 134
- CHAP. XXXVII. *Le Courtisan, pour bien juger de la solidité de son crédit, doit s'appliquer à connoître ce qui le rend agréable au Prince.* 138
- CHAP. XXXVIII. *Les Princes aiment mieux payer un service que l'on peut leur rendre,*

*que de récompenser un service rendu. Circon-
stances où l'on peut tirer parti de cette dispo-
sition.* 140

CHAP. XXXIX. *L'amour, la cruauté, l'a-
varice des Princes causent souvent la ruine du
Courtisan qui s'est élevé en servant bassement
ces mêmes passions.* 141

CHAP. XL. *Il faut céder en tout aux Prin-
ces, même en fait de science & d'esprit. Con-
clusion de cet Ouvrage: Qu'il est difficile de
s'établir à la Cour, & plus difficile encore de
s'y maintenir: Que dans son élévation le sage
Courtisan doit prévoir sa chute & faire une
retraite honorable.* 144

FIN DE LA TABLE.

T R A I T É

D E L A

P O L I T I Q U E P R I V É E .

C H A P I T R E I .

*Vues & ressources différentes de ceux qui
recherchent les faveurs de la Cour.*

Tout homme sensé doit considérer mûrement la fin qu'il se propose dans le genre de vie qu'il embrasse.

Parmi ceux qui approchent de la Cour, tous n'ont pas les mêmes vues. Les uns suivent l'espoir du gain ; la manie des grandeurs entraîne les autres. Certaines ames sont sensibles au plaisir de dominer, plusieurs à celui d'opprimer & de nuire ; il s'en trouve peu qui n'ayent pour but que la gloire du Prince, & l'avantage des sujets.

La carrière de la fortune n'est ouverte aux Courtisans que par la faveur. C'est donc à l'acquérir que doivent tendre tous

leurs soins , toutes leurs pensées. Pour parvenir aux bonnes graces du Maître, il faut en être connu. Vos mœurs, vos actions, & mille moyens vous feront connoître.

L'approche du Prince est un avantage que la plupart doivent à leur naissance, à leurs talens, à leurs emplois plus ou moins honorables, achetés, obtenus, ou héréditaires. Ceux de cette classe ont franchi les premiers pas: disons mieux, ils ont fait la moitié du chemin.

Ceux qui manquent de ces ressources trouvent l'entrée de la carrière plus pénible, mais quand une fois ils ont vaincu cet obstacle, & que le Prince les reconnoît propres à ses vues, on les voit souvent s'élever au dessus de tous les autres. Car étant partis d'un état de bassesse, ou du moins de médiocrité, ils sont plus soumis, plus souples, plus déterminés à suivre, à adorer les volontés d'un Maître, qu'ils regardent comme l'auteur de leur fortune, & peu s'en faut comme leur Dieu tutélaire.

Il n'en est pas ainsi des Grands qui sont nés tels. Souvent la dignité de leurs charges, & la honte d'un reproche domestique les contraignent de préférer leur propre avis à celui du Souverain. A-

joutez à ces raisons, que le Prince n'est point porté à les élever trop haut ; & cela, par une espece de jalousie & même d'appréhension ; parce qu'il est à craindre que le pouvoir des Grands devenu sans mesure, ne mette enfin celui du Prince en danger ; au lieu que le Prince peut toujours perdre à son gré celui qu'il a tiré du néant. Il suffit qu'il lui retire un instant ses bontés, soit par l'effet d'une inconstance assez commune, soit à la persuasion des Grands, qui voyent toujours d'un œil chagrin de tels gens monter au faite des honneurs.

C'est pourquoi les Princes sensés savent prescrire des bornes au pouvoir de ceux qu'ils se plaisent à tirer de l'oubli ; & ne conferent point à un seul les rênes du Gouvernement, jusqu'à lui soumettre quelquefois les Grands-mêmes. Erreur funeste à tant de Rois !

C H A P I T R E II.

Deux voyes conduisent à la faveur.

DEux voyes les plus connues conduisent à la faveur. L'une est ouverte à ceux qui briguent les emplois

& les honneurs, & qui passant successivement par tous les grades montent enfin au plus élevé.

L'autre est frayée par cette espece de Courtisans non moins rusés qu'actifs, qu'un génie insinuant rend plus propres aux intrigues privées & aux négociations délicates. Cette dernière voye est certainement la plus courte, & plusieurs sont parvenus par elle à la plus éclatante faveur. Tel fut *Mécene* auprès d'*Auguste*, & *Salluste* auprès de *Tibere*: habiles Courtisans, dont Tacite fait ainsi l'éloge.

„ *Salluste*, quoiqu'il eût les honneurs à
 „ sa disposition, imita la retenue de *Mé-*
 „ *cene*; & sans être revêtu du titre de
 „ Sénateur, il surpassa de beaucoup en
 „ crédit les hommes Consulaires & déco-
 „ rés de Triomphes. Il s'écarta des cou-
 „ tumes antiques par une délicatesse re-
 „ cherchée, qu'on pouvoit taxer de luxe
 „ & de magnificence; mais il ne perdit
 „ rien de cette vigueur d'esprit qui fait les
 „ grands hommes, & d'autant plus active
 „ en lui qu'elle paroïssoit endormie
 „ dans la mollesse.

Le même Historien dit pareillement de
Mella: „ Issu du même sang que les *Gal-*
 „ lions & les *Séneques*, *Mella* s'abstint de

„ briguer les honneurs ; & par une forte
 „ d'œconomie ambitieuse , s'efforça de
 „ surpasser le pouvoir des Consuls , en
 „ restant simple Chevalier Romain ; per-
 „ suadé que l'état d'intriguant étoit le
 „ plus court chemin pour parvenir aux
 „ richesses , & le moyen le plus sûr pour
 „ fonder son crédit.

C H A P I T R E III.

Moyens différens de se faire connoître du Prince.

IL est plusieurs moyens de se faire connoître du Prince , & de fonder sa faveur. Ces expédiens ne sont pas toujours les mêmes , & changent suivant l'esprit des Cours , le caractère du Souverain , enfin selon les circonstances. On en a vu qui se sont produits d'eux-mêmes , par des actions frappantes , ou par l'éclat d'un mérite transcendant : d'autres se présentent à la Cour par la recommandation d'autrui ; & cette ressource est celle du plus grand nombre.

Les Princes sont placés par le sort dans un lieu si éminent , ils sont entourés , ou plutôt investis d'un si grand nombre de

Courtisans inquiets, que tout homme ignoré aura des peines infinies à percer cette foule rivale, si quelqu'un le prenant, pour ainsi dire, par la main, ne lui fraye la route, ou s'il ne fait de lui-même quelque action éclatante, qui détourne sur lui l'attention de la Cour & du Prince.

On vante le trait d'un architecte nommé *Dinocrate* ou *Stafirate* qui vouloit se faire connoître d'*Alexandre* le Grand. Rebuté généralement par tous les Seigneurs de sa suite, il prit le parti de se présenter lui-même à ce Monarque. Il se dépouilla de ses habits, se fit frotter d'huile, se couronna de peuplier, arma sa main d'un ceste, & revêtit ses épaules d'une peau de lion. Dans cet attirail bisarre, il courut s'offrir aux regards d'*Alexandre*. La nouveauté du spectacle attira l'attention de tous les Courtisans & du Roi-même, qui commanda que cet homme fût amené devant lui. Quoique le Prince n'agrêât point les Plans de l'architecte, il reçut cependant ses services, & le fit inscrire au nombre de ses Officiers.

J'ai cité cette farce de Cour moins comme un exemple à suivre, que comme une preuve générale que ceux qui vivent ignorés & privés d'un Protecteur

qui les présente, ne peuvent écarter la presse des flatteurs que par un événement merveilleux, ou par une saillie surprenante qui mérite à son auteur ce que dit le Poëte :

Digito monstrari & dici hic est.
 „Que chacun se le montre & qu'on dise: *C'est lui.*

C H A P I T R E I V .

Le Courtisan doit étudier l'humeur, le caractère & les goûts du Maître.

L Es nouveaux Courtisans s'attachent s'ils sont sages, à bien connoître l'humeur & le ton de celui qui commande. Cette étude doit aussi s'étendre sur ceux de ses Domestiques qu'il écoute le plus, sur les Grands qu'il considère, & enfin sur tous ceux dont le crédit peut être utile, ou qui sont à portée de nuire par haine, par jalousie, par penchant, ou par instigation.

Mais sur-tout il importe d'étudier le caractère & les goûts du Prince. Quoiqu'il compose souvent son naturel, il faut bien que l'art soit quelquefois en défaut, & qu'en certaines occasions l'homme se

montre tel qu'il est. La Cour est un Théâtre éclairé de toutes parts ; des Spectateurs toujours attentifs à ce qui s'y passe, attendent que l'acteur s'y démasque, & trouvent enfin ce moment. Un intérêt pressant, une crise délicate forcent le Prince de quitter le personnage qu'il joue, & de reprendre son être réel. *Tibere* le plus dissimulé des mortels ne put si bien se déguiser, que chaque jour ne trahît l'artifice.

Les hommes en général, & particulièrement les Princes, different à l'infini d'humeurs, de passions & de caractère. On peut cependant s'arrêter à deux efforts principaux : la vanité & le plaisir.

Les objets de la vanité sont la renommée, les richesses, les succès &c. Observez sur tous ces points l'esprit, le pouvoir, & la situation du Prince : en un mot, travaillez à son avantage. Qui sçait se rendre nécessaire a bientôt la clef de la faveur.

Les objets du plaisir ne sont pas de moindre importance ; & je conseillerois la recherche de cette voye comme la plus sûre, si elle n'étoit souvent indigne d'un honnête homme. Les Méchans ne la connoissent que trop, & ne tirent que trop d'avantages des passions d'un Prince

vicieux. La foiblesse du Maître fait la force des corrupteurs. S'il est naturellement porté aux soupçons & à la méfiance, le plus vil Délateur pourra devenir tout-puissant, pourvû qu'il ait la bassesse de concevoir un crime & la hardiesse de l'exécuter. Tel *Séjan* nous est dépeint dans *Tacite* : „ son corps étoit fait à tous „ les travaux, son génie prêt à tout entreprendre; hypocrite adroit, calomniateur atroce, ministre superbe, & flatteur rampant; censeur outré des vices, & les rassemblant tous.

Les Princes adonnés à l'ivrognerie prennent en affection ceux de leurs Courtisans qui se livrent au même excès. C'est pour cette raison que *Tibere* chériffoit *Pomponius* & *Pison*, comme on le peut voir dans la Vie de cet Empereur par *Suétone* : „ Dans cette corruption de „ mœurs générale, *Tibere* après avoir „ passé à table une nuit entière & tout „ le lendemain, donna à l'un d'eux le „ Gouvernement de Syrie & nomma „ l'autre Préfet de la Ville. Il ajouta „ même à cette grace des Lettres privilégiées, par lesquelles il les reconnoissoit pour *ses amis de toutes les heures* & pour ses Courtisans les plus agréables.

On lit encore dans l'histoire du même *Tibere*, qu'il préféra aux plus nobles personnages de Rome dans le choix d'un *Questeur* un homme sans nom, sans titre, & qui n'eut jamais d'autre mérite que d'avoir bû dans un repas, à la priere de l'Empereur., la mesure de Vin appellée *Amphore*.

Une sympathie de mêmes plaisirs attachâ *Néron* à *Tigellin*, & le déterminâ à en faire son premier favori, & le *Compagnon de ses délices*. Il établit de même *Pétrone* arbitre de la délicatesse, & ne trouva plus rien d'élégant ni de voluptueux, que sur la foi de *Pétrone*. Par de pareils principes *Commode* & *Héliogabale* n'accordoient les honneurs qu'à ceux qui comme eux se plongeioient dans tous les désordres.

Mutien devint le favori de *Vespasien* moins par sa fidélité pour son maître, & sa capacité pour les affaires, que par les moyens qu'il lui suggéra de satisfaire son extrême avarice.

Isaac l'Ange se prit aussi de l'amitié la plus vive pour un Préfet de l'Espagne, jeune homme à peine formé, & qui ne sçavoit pas même écrire, mais dont il tiroit sous main de grandes sommes; entrant indignement avec lui dans le par-

tage des taxes qu'il levoit sur toutes les charges, & sur tous les honneurs.

Un autre Empereur (c'étoit *Manuel Comnene*) cherchoit un exacteur sévère qui excellât dans l'art de fouler le Peuple, & qui pût suffire à la soif insatiable qu'il avoit pour les richesses. Son choix tomba sur *Jean Pucius* homme dur, chagrin, intraitable,

„ *Et dont le regard seul annonçoit un impôt.*

Pour reconnoître les services de ce vil ministre, il éleva son autorité à un si haut point, que non seulement il surpassoit en pouvoir les plus grands de la Cour, mais qu'il osoit encore abroger les Edits du Prince, & les décrets du Sénat. Non content de cette audace, sous le prétexte spécieux d'économie, il retrancha plusieurs Emplois très-considerables, & entre autres une place de *Garde des Trirèmes* (*), la charge de l'Empire la plus importante.

(*) *Triremium custodia.*

C H A P I T R E V.

Ceux qui veulent plaire aux Rois doivent se plier à leurs penchans: Maxime révoltante pour l'homme vertueux, mais qui ne doit pas néanmoins lui interdire la Cour.

C'est une vérité reconnue & prouvée par des exemples mémorables: *que ceux qui veulent plaire aux Rois doivent se plier à leurs penchans.* Cette maxime révoltera bien des gens vertueux. Ils ne verront plus qu'avec horreur le chemin qui conduit à la faveur des Princes, s'il faut nécessairement épouser leurs inclinations, qui presque toujours s'éloignent de l'étroit sentier de la vertu.

Je conviens que celui qui se propose de vivre sans foiblesse, & pour qui le commerce des hommes artificieux n'a rien que de révoltant; j'avoue, dis-je, qu'un tel homme fera mieux d'éviter la Cour, cette Syrene dangereuse, qui n'a que trop souvent séduit l'innocence & corrompu les mœurs. Parcourez l'Histoire; elle en offrira plus d'une preuve.

Sous l'Empire de *Valentinien*, *Festinus* avoit gouverné l'Asie avec une intégrité,

une douceur & une retenue dignes de sa haute renommée. Longtems irréprochable, il s'étoit récrié contre les cruautés que *Maximin* exerçoit tous les jours pour augmenter son crédit & ses richesses. Mais voyant que cette conduite criminelle avoit enfin élevé ce concurrent au grade de Chef des Cohortes Prétoriennes, le second poste de l'Empire, il changea tout-à-coup de mœurs, & suivit l'exemple de *Maximin*.

Jean Pucius dont on a déjà fait mention, s'étoit comporté quelque tems avec une sagesse exemplaire, retenant par sa conduite austère l'injuste rapacité du Maître. Mais enfin l'appas de l'or le corrompit; il ne céda en avarice à aucun autre Ministre, & les surpassa tous. L'appui de l'équité en devint le persécuteur. Il invita ses amis à le prendre pour modele, & plusieurs le suivirent. Ceux qui eurent le courage de tenir encore à leurs anciens principes, n'osèrent s'opposer à ses injustices, ni les lui reprocher. Le pouvoir des méchans enchaînoit l'innocence, & la crainte étouffoit ses cris.

Aristide constitué à la garde du Trésor public, s'attacha en honnête homme à remplir fidèlement les devoirs de sa char-

ge. Il veilla à la conservation des deniers, & s'opposa hardiment aux rapines des autres gardiens de l'Épargne; mais il s'en fit autant d'ennemis personnels, qui l'accuserent devant le Peuple d'Athènes du plus insigne *péculat*. *Aristide*, non sans peine, échappa à la condamnation. Sauvé de ce péril, & revêtu du même Office, il imita ses devanciers, entra de connivence dans toutes les fraudes de ses Collegues, & depuis ne trouva plus personne qui lui disputât la qualité d'homme intègre.

Ces métamorphoses scandaleuses sont assez fréquentes à la Cour. L'usage les autorise, le mépris des bonnes mœurs y sollicite, l'arrogance des méchans y détermine; & l'intérêt les rend nécessaires sous un Prince foible & licencieux.

Cependant quelque dangereuse que soit la Cour, il n'est pas du devoir d'un bon Citoyen de s'en interdire l'approche. Il est des hommes nés propres à ses différens emplois, qui ne peuvent s'en écarter sans se manquer à eux-mêmes, à leur famille & à l'Etat. Le meilleur Patriote peut appliquer son génie à y réussir, dans le dessein de protéger les bons, & pour écarter de l'oreille des Rois les conseils des méchans. Ces motifs sont trop lou-

ables ; & plût au ciel que les Princes eussent souvent à leur suite de pareils Courtisans ! L'état d'homme de Cour peut donc convenir à l'homme vertueux, même sous les Tyrans les plus injustes. S'il ne peut faire tout le bien qu'il desire, au moins par son crédit peut-il quelquefois empêcher le mal. Si le maître au contraire est équitable & bienfaisant ; quel azyle plus digne d'un homme de bien que la Cour d'un tel Prince ?

C'est ainsi qu'on a vu des Citoyens désintéressés briguer des charges importantes, & prendre en main le timon des affaires. Ces mêmes raisons, comme je l'ai dit, subsisteront encore à l'égard des Princes les plus dénaturés & les plus indignes du Trône. Car si l'on n'ose alors s'opposer en face aux injustices du Tyrان, on peut du moins par quelque artifice les mitiger, en sorte qu'il en résulte un moindre inconvénient.

Burrhus & Sénèque, dans des circonstances de cette nature, se comporterent en bons Citoyens, non moins qu'en adroits Politiques. Ces sages gouverneurs de la jeunesse de *Néron* reconnurent le penchant effréné & invincible qui l'entraînoit au vice. Pour le détourner de songer à corrompre les honnêtes femmes

de Rome, ils firent tomber sa passion sur une Courtisane. Ils allerent même jusqu'à lui donner un rival, qui en jouoit parfaitement le rôle, & qui donnoit en public à cette Maîtresse des présens sur lesquels l'Empereur enchériffoit secrettement.

C'est ainsi qu'un homme vertueux sçaura tourner à bien le luxe, la licence, & les conseils pervers. Car le mal qu'on détourne doit être réputé pour un bien.

C H A P I T R E VI.

*Exemples de personnes sages & vertueuses
qui ont sçu plaire aux Grands, sans
flatter honteusement leurs passions.*

MAis, dira-t-on, il arrive rarement qu'un Prince dépravé recherche le commerce d'un homme vertueux. J'avoue que ce n'est pas l'ordinaire: cependant il n'est gueres de Cours, même des plus corrompues, où quelques gens estimables ne cherchent à s'élever, par le desir ardent de faire du bien, & de s'opposer à la corruption du siecle. Ceux qui sont assez généreux pour prendre ce parti, ne font point difficulté de frapper à plus
d'une

d'une porte, & de s'appuyer de la protection des Grands. Ils ont pour eux l'exemple de *Lépidus* ce Philosophe de Cour que *Tacite* propose pour modele aux honnêtes Courtisans. „ Il avoit sçu „ trouver un juste tempérament, enfor- „ te que sans irriter le Prince par une „ austérité sauvage, il n'avoit rien de „ cette complaisance basse, qui ne rougit „ point de flatter les passions.

Lisez encore dans le même *Tacite* le portrait de *Labéon* & de *Capiton*. „ Cet „ âge, dit-il, produisit deux illustres „ personnages, *Labéon* si vanté par sa li- „ berté républicaine; *Capiton*, plus sou- „ ple auprès des Grands, mieux venu à „ la Cour. ”

Il faut convenir qu'un galant homme trouve plus d'obstacles à parvenir à la faveur, qu'un homme sans préjugés. Mais le succès en est plus honorable, & bien plus satisfaisant. Si cet homme rare a la prudence de souffrir de bonne grace ce qu'il ne pourra empêcher, il est impossible qu'il ne surmonte à la fin l'aversion du Prince le plus farouche, qu'il ne lui plaise même, & ne gagne sa confiance. Un mauvais Prince connoît plus que tout autre la perfidie & l'ingratitude des Méchans; il est donc souvent contraint de

se fier aux bons , dont la fidélité n'est point équivoque.

Aussi *Salluste* & *Mécène* conseilloient-ils l'un à *Jules César*, l'autre à *Auguste*, de rechercher l'affection des gens vertueux, les assurant qu'ils n'auroient jamais rien à craindre de tels amis, qui tenoient à leur devoir par l'amour-propre & par l'honneur, liens beaucoup plus forts que ceux des menaces & que la crainte des châtimens.

Les Méchans, qui forment toujours le plus grand nombre, cherchent à faire leur cour par deux moyens principaux. Le premier, c'est la flatterie, amorce si vieille & jamais usée ; le second, c'est l'obéissance servile, & la prompte résignation à exécuter aveuglément tout ce qu'il plaira au Prince d'ordonner.

Il est des Rois pervers qui ne sont point fâchés de voir auprès d'eux un homme plus dépravé, en comparaison duquel ils puissent passer pour vertueux. Quelques-uns même portent l'égarément jusqu'à croire que de scélérats à scélérats il y a plus de sûreté pour eux que de la part de gens d'un caractère opposé.

On pressoit *Denis* d'exiler un homme dont les crimes faisoient horreur aux Méchans même. Le Tyran répondit qu'il

le garderoit à sa Cour, afin de n'être pas lui-même l'homme le plus détesté de Syracuse.

J'ay dit que ceux qui se sentent vicieux aiment à se trouver vertueux par comparaison. Une preuve de cette maxime, c'est la politique qu'ont eu certains Princes de se choisir au Thrône des Successeurs moins bons ou plus méchans qu'eux. Tout le monde croit avec *Tacite* qu'*Auguste* en laissant l'Empire à *Tibere*, & *Tibere* en le livrant à *Caligula*, n'eurent jamais d'autres principes.

Un Courtisan vertueux doit sur-tout prendre garde aux paroles qui lui échappent. Où regne la licence, les hommes les plus austeres sont le moins reçus à la censure. Le divin *Platon* paya cher une pareille liberté. Le Tyran de Syracuse le fit vendre dans l'Isle de Crete. Des Philosophes qui le racheterent l'avertirent de ne plus parler à la Cour, ou d'en parler le langage.

Callistene alloit partir à la suite d'*Alexandre*. *Aristote* lui dit : „ Ne parlez „ point, ou parlez peu, & ne parlez „ que pour plaire. Craignez celui qui „ sur le bord de ses lèvres, tient suspen- „ du l'arrêt de votre mort.

C H A P I T R E VII.

Avec quelle adresse on doit louer les Princes.

C'Est une regle indispensable, *il faut flatter les Princes* ; mais toute maniere de les flatter n'est pas bonne. Des éloges mal-adroits tiennent souvent lieu d'injure. *Tibere* même s'en fatigua. Cet Empereur au sortir du Sénat, s'écrioit chaque jour : „ *O vil troupeau de flatteurs !*

Il est donc plus pernicieux de louer mal, que de ne point louer du tout. La flatterie trop ouverte rend son auteur suspect. Elle avertit la raison de se tenir en garde, en lui indiquant le dessein d'une surprise. Il faudroit qu'elle prît toujours l'habit de la vérité, & que la liberté lui servît d'organe. Voilà le seul moyen de persuader par elle les Princes les plus éclairés, & de mettre à couvert leur amour-propre & notre crédit.

Crésus privé du trône, avoit eu le tems de connoître ce qui plaît le plus aux Souverains. *Cambise*, Roi de Perse, demandoit en sa présence aux Seigneurs de sa

Cour, quelle comparaison ils faisoient de lui à son Pere *Cyrus*. Ils répondirent tous à-peu-près dans les mêmes termes : „ qu'ils le jugeoient bien au dessus de „ *Cyrus* pour avoir joint au Royaume de „ Perse le Trône d'Egypte & l'Empire „ de la Mer. ” *Crésus* contraint de parler à son tour, déclara *Cambise* inférieur à son Pere, en ce qu'il n'avoit point comme *Cyrus* un fils égal à lui-même. La liberté de cette réponse rendit la flatterie plus piquante & chatouilla d'autant plus la vanité de *Cambise*.

Nous lisons dans *Tacite* un trait du même genre. *Messala* proposa aux Sénateurs de renouveler tous les ans le serment de fidélité à *Tibere*. Interrogé par ce Prince : „ si c'étoit par son ordre qu'il ouvroit cet avis ; il répondit que c'étoit d'un mouvement libre „ & de sa propre volonté ; que dans „ ce qui concernoit l'intérêt de l'Etat, „ il ne consultoit jamais que son zèle, „ dût-il encourir la disgrâce du Maître. Voilà le triomphe de la flatterie. Le même Historien me fournira encore un autre exemple remarquable.

Un Chevalier Romain (*) fut accusé

(*) *Lucius Ennius*.

du crime de lèze-Majesté pour avoir vendu, parmi d'autres effets, quelques portraits de l'Empereur. Le Prince défendit qu'on poursuivît l'accusation. *Atteius Capiton*, par une liberté feinte, s'éleva contre la clémence de *Tibere*; faisant valoir tantôt les droits & la puissance des tribunaux, & tantôt la Majesté de l'Empire, violée, disoit-il, dans la personne de *César*.

CHAPITRE VIII.

Il faut éviter de conseiller les Princes, surtout dans leurs projets criminels ou dangereux.

LE Courtisan doit éviter de conseiller les Princes, en fût-il pressé, ne pût-il même s'en défendre honnêtement. Il les doit supposer tous à-peu-près semblables à *Xercès* allant porter la guerre en Grece. Ce Roi superbe convoqua les Chefs de l'Asie, comme pour les consulter au sujet de cette expédition.

„ Princes, leur dit-il, je vous ai fait
 „ assembler pour donner à connoître que
 „ ce n'est pas par un vain caprice,
 „ mais par votre avis que je marche con-

„tre les Grecs. Souvenez-vous cepen-
 „dant que j'ay moins besoin de vos
 „conseils que de votre obéissance.

Cambise prédécesseur de *Xercès* voulut épouser sa propre sœur. Il demanda à son Conseil „ si quelque loi des Perfes „ défendoit un tel mariage”. Les Ministres persuadés que le Roi faisoit cette question pour sonder leurs sentimens & non pour éclaircir ses doutes, répondirent: „ qu'aucune loi du Royaume n'a „ voit encore pourvu au cas actuel, ex- „ cepté celle qui permettoit aux Rois „ d'agir à leur gré.

Deux Têtes couronnées nous ont fourni les exemples précédens; un homme à qui il ne manqua que le titre de Roi va nous donner le troisieme.

Après la mort de *Ferdinand*, le Pape & *César Maximilien* pouffoient *Charles d'Autriche* alors occupé contre la Flandre, à se faire reconnoître Roi d'Espagne. Les Grands furent convoqués. Le Cardinal de *Ximenès*, avec son éloquence ordinaire, leur exposa la situation des choses, & justifia par la nature des circonstances la nouveauté du choix qu'il indiquoit. Le Conseil des Grands, par un attachement fidele aux anciennes constitutions de l'Etat & aux intérêts de la

Reine, s'opposa assez fortement à la nomination de *Charles*. *Ximènes*, l'œil en feu, s'élança de son siège, & déclare aux Grands assemblés : „ que le choix d'un
 „ successeur n'étoit point à délibérer ;
 „ que leurs consultations sur ce point étoient superflues ; qu'un Roi pour
 „ prendre possession de ses Etats ne demandoit point l'avis de ses sujets ; que
 „ si on les avoit convoqués, c'étoit moins par nécessité que pour leur offrir l'occasion de faire leur cour au
 „ nouveau Monarque ; qu'ils pouvoient donc disputer entre eux d'obéissance
 „ & non de suffrages ; mais que puisqu'ils avoient pris pour un droit la
 „ grace qu'on leur avoit faite, il n'attendroit pas leur approbation pour
 „ couronner *Charles d'Autriche*, & qu'il alloit de ce pas le proclamer Roi dans
 „ Madrid, afin que toutes les villes du Royaume suivissent l'exemple de la
 „ Capitale.

Les Princes qui savent l'être, sont au fait de ces moyens rapides qui tranchent toute difficulté. En général, le Maître ne met une affaire en question que pour entraîner tous les avis. Quelques-uns, comme *Tibère*, n'en usent ainsi que pour

découvrir les intentions secrettes. Le Courtisan doit donc aussi sonder l'esprit du Prince & répondre en conséquence.

Si le Prince propose un doute, il est prudent de voir l'objet sous le même jour. On doit ensuite peser également le pour & le contre, & proposer avec tant d'art le conseil que vous voulez faire passer, que le Prince puisse se figurer qu'il s'y est déterminé de son propre mouvement. S'il n'a point encore pris de parti, la voye de délibération ne vous rend point responsable de celui qu'il prendra, ou qu'il croira prendre.

Par ce moyen, on épargne au Prince la honte de rougir de son infériorité. On sçait qu'ils sont susceptibles de cette fausse délicatesse. Souvent cette mauvaise honte les fait jeter dans un parti opposé: Ici, c'est le contraire. Vous leur laissez tout l'avantage, & vous évitez de plus le danger que court tout conseiller téméraire, quand les choses prennent une tournure fâcheuse.

Si le Prince après vous avoir écouté s'en tient à son premier avis, & qu'ensuite il échoue; alors, il reconnoîtra que tel Courtisan fut sage d'avoir prévu le mal avant qu'il fût sans remède.

Etes-vous consulté sur un projet criminel? cherchez quelque prétexte pour gagner du tems. Demandez aussi qu'on appelle un tiers, de crainte de juger trop inconsidérément sur une affaire de cette importance, où la gloire du Prince & l'intérêt de l'Etat peuvent courir un grand danger.

Burrhus par le premier moyen détourna *Néron* du parricide. Il promit d'immoler lui-même *Agrippine* si l'on prouvoit qu'elle fût coupable. Tandis qu'on examinoit le délit, la colere du Juge se calma. *Néron* apaisé pour l'heure, différa du moins à un autre tems l'exécution de son crime.

Cette méthode n'a pas lieu dans toutes les délibérations; ne l'employez que dans celles de cette nature. Mais avant de vous résoudre à temporiser, il faut connoître l'esprit du Prince & sçavoir si le délai lui convient. Il est des naturels emportés & fougueux pour qui tout retardement est une offense. Sortez alors par quelque autre porte, & prenez avis du moment.

C H A P I T R E IX.

Conduite qu'il faut tenir lorsqu'un Prince violent demande l'exécution d'un crime ou d'une entreprise mal conçue.

Avec les Princes d'un naturel impatient, il faut se décider à l'instant même, & prendre (comme on dit) *son parti en brave*. Souvent c'est moins un conseil qu'on vous demande que l'exécution même d'une crime. Si vous ne pouvez pas reculer, sauvez-vous par le choix des moyens. Contraint de paroître approuver le projet, proposez des expédiens plus faciles, plus prudents, & qui s'accordant mieux avec les idées de l'équité, soient moins préjudiciables au Prince & à vous-même. S'il n'est absolument aveuglé, ne doutez point qu'il n'entre avec plaisir dans ces vues de ménagement. Le trouvez-vous susceptible de cette modération? croyez qu'il n'est pas loin de renoncer entièrement au crime.

Plus le Prince sera impatient & difficile à traiter, plus il faudra employer d'artifices & donner à vos excuses l'ap-

parence du zèle & de l'empressement.

Si ce que le Maître propose est plein de difficultés & d'inconvéniens sensibles, le Conseiller signalera sa prudence en faisant voir tous les risques d'un tel dessein. Qu'il s'attache pour lors à différer le mal. Le tems change bien des choses ; & de tels projets refroidis avortent presque toujours. Le Prince lui-même y renonce & en reconnoît l'absurdité.

Souvent aussi, ce qu'il propose est bon en soi, mais doit nécessairement éprouver de longues difficultés, & des embarras insurmontables : gardez-vous d'embarquer les Princes dans de pareilles aventures. Laissez-les se rebuter d'eux-mêmes à la vue des dangers, & ne vous rendez point responsable des risques de la mer par un tems orageux. Il arrive mais rarement que le Prince confie à un homme de probité l'exécution d'un forfait. Le cas est épineux. Car le crime est quelquefois de nature à ne souffrir ni retardement, ni consultation, ni surtout de refus. Le malheur des tems, la sûreté de l'Etat & mille maux à craindre l'ont rendu nécessaire. *Burrhus* dans cette extrémité, consulté une seconde fois par *Néron* sur le meurtre de l'Impératrice sa

Mere, garda longtêms le silence. Enfin ce Ministre réfléchissant qu'une femme de la trempe d'*Agrippine* en deviendroit plus intraitable & plus vindicative, lorsqu'un pareil complot seroit éventé; *Burrhus* (dis-je) en frémissant, souscrivit au crime.

Lisons ce fait curieux dans Tacite au quatrieme livre des Annales: „ Tous „ deux se turent longtêms devant l'Em- „ pereur, craignant de le dissuader en „ vain. *Séneque* le premier regarda son „ Colleague comme pour lui demander à „ qui l'on confieroit l'exécution. *Burrhus* „ répondit: que les Cohortes Pré- „ toriennes étoient trop attachées à la „ maison des *Césars* & à la mémoire „ de *Germanicus*, pour en attendre contre sa fille aucun attentat; qu'*Anicetus* s'en chargerait.

Ainsi *Burrhus*, le sévère *Burrhus* prêta les mains au parricide.

Plusieurs Courtisans mettent en usage un moyen assez ingénieux de corriger les Princes & de les instruire: c'est de leur raconter des faits vrais ou supposés, & de faire passer dans leur ame des vérités sérieuses, revêtues de couleurs agréables. Mais cet art demande de

grands ménagemens. Les Princes n'aiment point à servir d'argumens aux apologues. Tout est perdu s'ils s'aperçoivent qu'on les joue. *Tibere* reçut très-mal la tragédie d'*Atrée* par *Scaurus*. *Domitien* crut se reconnoître dans un ouvrage d'*Helvèdius* au divorce de *Pâris* & d'*Oenone*.

Il est bon que ces sortes d'allusions ne quadrent point si parfaitement avec le Prince, qu'on n'y infere aussi des traits vagues & indéterminés, à la faveur desquels les personnalités disparaissent. Le moyen le plus adroit pour sauver l'application trop directe, est que les préceptes que vous présentez au Prince soient plutôt la bordure que le fond même de votre sujet. Les graces ingénues d'un discours libre feront goûter la morale la plus austere. L'Eloquence la plus forte, les raisons les plus solides combattoient en vain contre la honte de céder.

Peu de Courtisans possèdent l'art merveilleux de réprimer les passions des Princes en paroissant y déférer. Cette science n'est pas l'étude d'un jour. Les préceptes que j'en pourrois donner ne suffiroient pas pour toutes les circonstances.

Le besoin est un grand maître , & la nécessité suggere quelquefois les expédiens les plus sages. Dans les cas imprévus , peut-être faut-il s'en fier à l'occasion & mesurer l'essor de son esprit à l'extrémité des périls.

Est-il absolument de votre devoir de vous opposer aux effets des passions qui dominent le Prince ? alors , s'il est possible , suscitez-lui une passion contraire , qui mette l'autre en équilibre ; & qui tienne son ame dans un combat égal. A l'intérêt opposez l'ambition , la vanité à l'avarice , la crainte à la fureur &c. Mais quelle passion opposerons-nous à l'amour ? la haine , ou l'amour même.

C H A P I T R E X.

Importance de bien connoître le naturel des Princes , pour parler ou agir à propos.

Pour parvenir à la persuasion , il importe de connoître le naturel des Princes. Ils sont tous à-peu-près de la même trempe ; & cependant ils different à l'infini dans cette ressemblance. Car leurs penchans , quoiqu'assez volontiers les mêmes , ne sont point chez les uns au

même degré que chez les autres, & souffrent mille combinaisons diverses, qui toutes méritent une étude particulière.

Le Prince sujet à la bile le fera aussi à la colere. Brusque dans ses actions, superbe dans ses idées, il aimera l'obéissance prompte, & la moindre résistance allumera sa fureur. Téméraire dans l'entreprise, impatient dans l'exécution, il rejettera avec mépris tout avis contraire au sien. Prompt à faire injure, & prêt à réparer ses torts, pourvu qu'on s'y soumette, il pardonne rarement à l'offensé qui se plaint, & perd souvent le malheureux pour punir son reproche, ou pour le prévenir.

Le Courtisan placé dans une pareille Cour, doit avoir les oreilles toujours attentives, & les yeux incessamment ouverts. Qu'il songe à obéir sans réplique, & sans retardement. Qu'il craigne de contredire un Prince qui tient à son opinion, & pour qui un meilleur avis est un affront impardonnable. Qu'il se soumette sans murmure à tous les ministres où celui qui commande daignera l'employer, même à ceux qui paroïtroient blesser la dignité de son Etat. S'il plaît au Prince de lui nuire, qu'il se hâte d'oublier l'in-

l'injure, & qu'il n'en marque que plus de zèle. Que les avis qu'il lui donne n'ayent jamais l'air de préceptes. Qu'il ne l'aborde point dans un moment d'humeur. Il est des tems où tout semble odieux, grands & petits, favoris même. Nul art dans ces instans ne peut parer notre disgrâce.

Fuyez encore la familiarité. Elle prend souvent auprès des Rois la forme de l'ir-révérance. Ainsi quelque liberté qu'on vous donne, n'en prenez jamais trop. Ne jouez point avec ces lions ; ils ont des intervalles de douceur, mais une mouche les met en furie.

Les hommes sanguins sont le plus souvent d'une humeur agréable. Amateurs du plaisir & de l'enjouement, ils fuyent l'embarras des affaires graves, & haïssent mortellement toute espece de dissention. La paix fait leur charme ; le repos est leur élément. De tels Princes remettent volontiers en d'autres mains le poids de l'administration, & supportent avec chagrin les querelles qui s'élevent entre leurs ministres. L'humanité, le penchant à rire, l'éloignement à nuire, l'oubli des injures faites ou reçues, la libéralité &c. tel est assez généralement leur caractère.

A leur Cour, évitez d'agiter souvent

des questions sérieuses. Eussiez-vous à délibérer avec eux sur les matieres les plus importantes; laissez-vous appeler, & souvenez-vous que le plaisir est toujours leur affaire principale. Si vous agissiez autrement, vous éprouveriez bientôt ce qu'on risque à troubler l'oïveté des Princes, & à blesser la honte qu'ils ont d'ordinaire à être surpris en certaines occasions par des yeux importuns.

Philippe Roi de Macédoine étant à jouer dans son appartement, on annonça *Antipater*. Le Roi confus & troublé d'être exposé à être vû par un tel homme dans une occupation puérile, quitta promptement la balle qu'il tenoit & la cacha sous son lit. Chacun a son rôle à la Cour. Les personnages les plus graves & les plus en crédit dans les affaires importantes cedent le pas aux inférieurs dans celles d'agrément, parcequ'elles ne veulent point de gravité.

Ceux qui par un heureux naturel se trouvent aussi propres aux amusemens des Princes, qu'à leurs affaires essentielles, sont sûrs de parvenir à une haute faveur. Il faut cependant qu'ils prennent garde qu'en s'oubliant avec le Prince, ils ne donnent lieu à quelque autre de s'oublier avec eux. Apprivoisez quelquefois vo-

tré dignité ; mais n'y dérogez jamais.

Les Princes d'une humeur mélancolique sont lents à prendre un parti, embarrassés dans l'exécution, pensifs, défians, soupçonneux, malins, & souvent traîtres. Leurs paroles sont équivoques, leur silence même est apprêté. Ils parlent moins pour vous faire connoître leur pensée, que pour pénétrer la votre. Toujours dissimulés, ils haïssent la franchise dans autrui. Ils cherchent la solitude & ne se laissent approcher qu'à regret. Leur amitié, s'ils en ont, est toujours froide & sans vigueur ; mais leur haine va toujours à l'excès. Ils ne quittent point une idée de vengeance, & la réconciliation la plus apparente ne met point leurs victimes à l'abri de leur couroux.

Avec de tels caractères, soyez toujours circonspect, & payez-les de la même méfiance. Retenez surtout votre langue, & ne hazardez rien d'indiscret. Il faut avec eux se taire, ou ne parler que forcément, & se montrer plutôt prodigue qu'avare de soumissions. Gardez de les contredire, de peur que l'amour-propre choqué n'allume à l'instant leur bile, toujours prompte à prendre feu. Ne leur demandez rien avec importunité, surtout quand vous prévoyez un refus. On court

Plus d'un risque à être refusé. Un Prince tel que ceux que je dépeins, suppose volontiers du dépit à celui qu'il rejette: & s'il est une fois prévenu de cette pensée, nul artifice ensuite ne pourra la détruire. Car les Princes comme les autres hommes jugent des autres par eux-mêmes.

C H A P I T R E X I.

Les mœurs des Princes varient, mais c'est moins leur caractère qui change, que les circonstances qui le dévelopent.

CE que nous avons dit de l'humeur apparente des Princes n'a pas lieu en toute occasion. Les années, les maladies, les affaires, changent le tempérament; l'humeur, le caractère sont sujets aux mêmes vicissitudes.

La guerre est-elle déclarée? Le Prince accueille les militaires: La Paix revient, leur crédit baisse. Le Prince change de rôle selon les tems, selon les circonstances. Voyez la conduite de *Tibere* dans *Tacite*.

„ Ses mœurs varient au gré des saisons. Il fut digne en effet de sa bon-

„ ne réputation sous l'Empire d'*Auguste*.
 „ Il garda encore le masque de la vertu
 „ tant que *Drusus & Germanicus* virent le
 „ jour. Sa vie fut un mélange de bon-
 „ nes & mauvaises actions avant la mort
 „ de sa Mere. Ses inclinations honteu-
 „ ses n'allèrent point encore jusqu'à la
 „ cruauté tant qu'il aima ou redouta *Sé-*
 „ *jan*. Enfin renonçant à toute pudeur
 „ & à tout scrupule, il se précipita dans
 „ un abîme de crimes, dès qu'il n'eut
 „ plus d'autre guide que lui-même.

Pessennius disoit judicieusement de *Ca-*
ligula : qu'il n'y eut jamais de meilleur
 sujet ni de plus méchant maître.

Il est incroyable combien *Marius &*
Silla changerent successivement d'inclina-
 tions; & l'on doute avec *Plutarque* si la
 fortune métamorphosa ainsi leur caractère,
 ou si elle ne fit que développer en eux
 le germe de tant de vices.

Disons vrai; le caractère change rare-
 ment. Ceux qui tout-à-coup se jettent
 dans les plus grands désordres n'atten-
 doient pour s'y livrer que l'occasion de le
 faire. La crainte qui les retenoit vient-
 elle à cesser? les voilà tout-à-coup d'in-
 signes scélérats. Ce qui rappelle la com-
 paraison que *Léontius* appliquoit à l'Em-
 pereur *Zénon*. „ *Le serpent ne nuit point*

„ tant que le froid le resserre ; réveillé
 „ par la chaleur, il siffle, & fait sentir
 „ son dard.

L'historien *Josèphe* rapporte que *Triphon*, tant qu'il resta simple particulier, ne fit que des actions honnêtes, & s'attacha à mériter la faveur publique par des voyes de douceur & d'équité. Devenu Roi, il quitta la feinte, & montra clairement qu'il n'avoit eu jusqu'alors que les dehors d'un homme de bien.

Euripide nous dépeint *Agamemnon* pres- que sous les mêmes traits. Modeste, affable & populaire avant qu'il fût nommé Chef de la Grèce; inaccessible, chagrin, intraitable après avoir obtenu ce grade superbe. Le Poëte ajoute ce précepte si sensé, mais si peu suivi :

„ Vous, que le sort élève au faite des grandeurs,
 „ En changeant de destins, ne changez point
 vos mœurs.

Pollion mérita ce rare éloge, s'il en faut croire *Séneque* : „ porté aux grands
 „ honneurs, il ne s'écarta jamais de la
 „ plus sévère retenue. Jamais les succès
 „ n'enflerent son cœur. Jamais aucune
 „ épreuve ne corrompit la pureté de son
 „ ame.”

La plupart des défauts des Princes pren-

nent leur source dans l'orgueil ; vice presque inséparable de la puissance. Leur vanité naturelle leur persuade aisément qu'ils surpassent les autres hommes en prudence ainsi qu'en pouvoir. Quelques-uns d'entre eux sont assez aveuglés pour se croire au dessus des loix & de la raison, & pour imaginer qu'ils ne seroient pas Souverains, s'il ne leur étoit permis de tout oser ; sur ce principe détestable :

„ Le Devoir, l'Equité, sont le cri du Vulgaire ;
 „ Mais les Rois tout-puissans ont le droit de tout faire.

Si des idées aussi condamnables n'entroient que dans les cerveaux faibles, on s'en étonneroit moins ; mais il arrive quelquefois que les meilleurs esprits séduits par je ne sçai quel prestige, adoptent ces préjugés infâmes.

Quels plus beaux préceptes de modération, que ceux dont les *Sages* de Grece faisoient tant de parade ? Cependant ceux d'entre eux qui devinrent puissans furent les Tyrans les plus injustes.

Appien au commencement de la Vie du Philosophe *Ariston* en cite plusieurs qui, au mépris du nom de *Sages*, exercerent la Tyrannie dans Athenes. Il ajoute que plusieurs Pythagoriciens s'étant comparés du Gouvernement dans quelques

villes d'Italie, abuserent étrangement de leur domination.

C'est ce qui doit faire douter si quelques-uns de ces hommes singuliers qui affichent la Philosophie, sont effectivement Philosophes ; ou s'ils n'en prennent le nom que comme un manteau qui mette à couvert leur oisiveté & leur coupable indigence.

Aristophanes dit qu'il connoissoit beaucoup de Pythagoriciens qui vivoient sobrement, bien plutôt par disette que par Philosophie, & qui étoient les meilleurs convives du monde, quand on les invitoit à une bonne table.

C H A P I T R E XII.

Flatter les passions du Prince, c'est le trahir, c'est le perdre à-coup-sûr ; vérité que les gens de bien doivent avoir le courage de lui faire sentir.

IL se rencontre souvent, à la Cour, des hommes pervers, qui par des conseils rufés & pernicieux viennent à bout d'empoisonner l'esprit des meilleurs Princes. C'est à ces sortes de flatteurs que *Tacite* impute le faste & la cruauté de

Vitellius. Le même auteur remarque que c'est de pareils Ministres que *Vespasien* naturellement doux & retenu, apprit à fouler le peuple. Enfin rien n'est plus certain qu'un Prince mal conseillé devient bientôt injuste. Ces imposteurs captivent la faveur du Souverain sous prétexte d'appuyer sa puissance & d'augmenter les richesses de l'Etat. Les Rois comblent de caresses leurs lâches flatteurs, & ne comprennent point que de tels gens ne sont propres qu'à les exposer à la haine & au mépris publics. En effet, flatter les passions des Princes, c'est réellement les trahir, & par le moyen le plus sûr; car comment condamner un traître dont on se reconnoît le complice?

Les Francs par le secours d'*Ægidius* & des Romains ayant chassé *Clodion le Chevelu*; un Seigneur de son parti pour le rétablir sur le trône prit la résolution de s'attacher à *Ægidius*, dont il ne cessa de flatter l'avarice & d'exciter la cruauté. Enfin l'ayant rendu l'objet de l'exécration des Gaules, les Francs secouerent le joug des Romains & rendirent le sceptre à *Clodion*. C'est ainsi que ce sujet fidele réussit à perdre l'Ennemi de l'État, en servant ses passions.

Que d'artifices *Séjan* met en usage pour usurper l'Empire ! Il persuade à *Tibere* de faire enfermer *Agrippine* & ses Enfans. Il lui donne ensuite du dégoût pour la ville, & fortifie tous les jours ce dégoût, dans l'espoir de se rendre le maître, si l'Empereur s'éloignoit de Rome. Il réussit en grande partie, & *Tibere*, à dire vrai, régna quelque tems dans une Isle déserte, tandis que *Séjan* gouvernoit l'Empire du monde.

Pérennius, dans les mêmes vues, enveloppa tous ses concurrens dans la conjuration de *Lucile* contre *Commode*, & les perdit sans retour. Ensuite il tourna l'esprit de l'Empereur à l'amour des plaisirs afin de jouir seul de celui de commander.

Bardas beau-pere de *Michel* Empereur de Constantinople en fit autant. S'étant délivré de *Théodiste* son Collegue, & Tuteur du jeune Prince, il persuada encore à ce dernier d'exiler l'Impératrice sa Mere, le flattant par là qu'il gouverneroit par lui-même. *Michel* incapable de commander, se livra aux amusemens frivoles; & tandis qu'il quittoit les rênes du Gouvernement pour tenir celles d'un char, *Bardas* gagnoit la bienveillance du Peuple, récompensoit les Sçavans, fai-

soit fleurir les arts ; & Constantinople alloit le voir sur le trône, lorsqu'un autre concurrent le gagna de vitesse.

Je ne cite point ces exemples pour enseigner à corrompre les Princes, mais afin que les gens de bien leur fassent remarquer que ceux qui ont le courage de reprendre les vices, sont bien moins à craindre pour eux, que ceux qui les flattent.

C H A P I T R E XIII.

Conduite qu'il faut tenir avec ceux qui approchent la personne du Maître.

Après avoir considéré comme il faut se comporter auprès des Grands; passons à la conduite qu'il faut tenir auprès de ceux qui les approchent.

Les Officiers ou Domestiques des Princes ne les quittant presque jamais, sont l'appui nécessaire de quiconque veut se produire à la Cour. Ils vous feront d'une extrême utilité, soit en vous procurant les entrées secrettes, soit en vous recommandant à propos, soit enfin en vous avertissant de ce qui se passe.

Les Princes sont rarement en public ce

qu'ils font en particulier. Ils s'ouvrent plus volontiers à leurs Domestiques inférieurs, leur soupçonnant moins de hardiesse & de perfidie qu'aux Courtisans d'un rang plus élevé.

Qui ne sçait la foiblesse de *Claude* pour ses Affranchis? Il avoit tellement enrichi *Pallas* le plus adroit d'entre eux, que se plaignant un jour que l'argent lui manquoit, quelqu'un osa lui répondre: „ fais-tu-tu adopter par *Pallas*.” Ce même Empereur n'épousa *Agrippine* que par l'entremise de *Narcisse* qui lui avoit prêté sa main pour tuer *Messaline*.

Qui ne sçait que l'Empire de Constantinople ne fut longtems gouverné que par des Eunuques? Sans leur appui, *Arbétion* la seconde tête de l'Empire, auroit perdu la vie par l'accusation de ses ennemis.

Deux bas-Officiers de la Cour de *Nicéphore Botoniate*, & qui pouvoient tout sur son esprit, indisposèrent cet Empereur contre les premières personnes de l'Empire d'Orient.

Je veux même que le Prince ne se communique point à l'espece de gens dont nous parlons; au moins font-ils plus que d'autres à portée de le pénétrer. S'il ne s'explique point autrement devant eux qu'en public, encore faut-il qu'il chan-

ge de masque & de maintien. La contrainte que le grand jour impose, cesse dans l'intérieur d'un appartement.

C'est un principe très-sage de croire qu'à la Cour tous ceux qui la composent peuvent nous être utiles, ceux-même qui n'y possèdent que les moindres Emplois. Croyez aussi que la science du Courtisan se développe avec sa fortune; & que celui qu'on méprisoit dans un état vil, peut se faire considérer s'il monte plus haut. En est-il un exemple plus frappant que celui d'*Epaphrodite* & de ses deux Esclaves? L'un & l'autre ayant passé au service de la chambre de l'Empereur, *Epaphrodite* qui les avoit vendus comme inutiles, se louoit fort ensuite de leur adresse, & recouroit souvent à leur protection.

La fortune n'éleve jamais un Courtisan si haut, qu'il n'ait pour le moins autant d'envieux que d'amis. Elle ne place aussi aucun mortel si bas, qu'elle ne puisse lui nuire encore, ou tirer de sa bassesse un moyen de l'agrandir. Sous le regne de *Tibere*, on tenoit à vanité d'être connu du Portier de *Séjan*.

C H A P I T R E X I V .

Grands de différentes classes que le Courtisan doit cultiver. Ceux de la première classe peuvent lui être utiles par la grandeur de leur naissance & par l'éclat de leur nom.

REmontons aux Seigneurs qui environnent les Princes. Il en est de plusieurs especes. Les uns n'ont pour eux que l'éclat de leur naissance, & ne jouissent d'aucune faveur : Les autres jouissent d'une grande faveur, sans être revêtus d'aucun emploi. Ceux-ci ont des emplois considérables, & un crédit médiocre ; ceux-là ont tout à la fois de grands emplois & un puissant crédit.

Ceux de la première classe ne vous feront pas d'une utilité bien remarquable. Cultivez-les cependant : leur nom est toujours bon à citer ; & s'ils ne sont puissans par eux-mêmes, ils tiennent à ceux qui sont puissans. Ils ont des amis, par qui ils peuvent nuire & obliger. Les familles illustres sont toujours environnés de Cliens, qui s'attachent à leur char par reconnoissance pour les anciens bien-

faits, ou dans l'espoir de faire leur fortune à l'ombre du crédit qui suit ordinairement les grands noms.

Archélaüs Roi de Cappadoce avoit négligé, pour son malheur, de rechercher l'amitié de *Tibere*, tandis qu'il étoit à Rhode. *Tibere* devenu Empereur & sensible à cet affront, le fit venir à Rome sous un autre prétexte. Ce Prince infortuné ne prévint la vengeance qu'il redoutoit qu'en se donnant volontairement la mort. Ce n'étoit point cependant par orgueil qu'*Archélaüs* avoit négligé ce devoir de politique ; mais par les conseils des plus intimes amis d'*Auguste*, qui lui avoient persuadé que l'amitié de *Tibere* ne pouvoit être sûre, vû la faveur naissante de *Caïus César* nouvellement envoyé en Orient.

Concluez de là que tel qui ne peut nous obliger ; peut souvent nous nuire. Quelqu'oubliés que paroissent certains Grands, cultivez - les toujours. S'ils ne vous sont utiles, au moins ne vous nuiront - ils pas.

Il peut arriver que le Prince veuille vous mettre aux prises avec ceux qu'il n'aime point. En ces occasions usez de vigueur & d'adresse, n'attaquant au surplus que des personnes qu'il puisse être décent d'attaquer ; enforte que tout le

monde vous approuve, & que le Prince vous applaudisse. Le jeu est souvent dangereux ; mais osez plaire au maître. Surtout obéissez ; c'est de tous les moyens de fortune le plus sûr & le plus rapide.

D'autres se chargent de tout sans compromettre le Prince , & n'en sont pas moins soutenus par le reste des Courtisans qui connoissent ses intentions , & qui craindroient de lui déplaire s'ils n'étoient de la partie.

Dans ces entreprises particulières, comme dans les générales, les plus sages ne se risquent qu'avec prudence. Lorsqu'ils peuvent garder cette conduite, ils s'acquièrent une haute réputation. L'art consiste à choisir entre toutes les occasions de complaire au Prince celles qui ont le plus d'apparence, & dont le succès est pour ainsi dire infaillible. Il ne suffit point que la partie soit honorable ou avantageuse ; il faut encore que la réussite soit certaine. Le commun des hommes qui juge de tout par l'événement, approuve ce qui réussit & condamne ce qui échoue ; & les Princes chez qui tout malheur passe pour imprudence, jugent d'après l'intérêt, & privent de leur faveur ceux à qui la fortune semble
reti-

retirer la sienne. Car dans la crainte de se décrier & pour ne point reconnoître la supériorité de celui qu'ils ont attaqué vainement, ils ne manquent pas de désapprouver l'entreprise, comme contraire à leurs vues.

Au surplus, quand je vous parle d'attaquer certains Grands par complaisance pour le Prince, gardez-vous de croire qu'il faille le faire à force ouverte, ou même employer la voye des injures & des calomnies. Ces moyens ne conviennent qu'à des gens bas & sans honneur. Chacun les désapprouve, & le succès les justifie rarement. Redoutez le sort de *Pison*. *Tybere* l'ayant envoyé en Syrie pour réprimer les espérances qu'on supposoit à *Germanicus*, il s'y comporta avec tant d'insolence que l'Empereur, après l'avoir employé à ses desseins cruels, fut obligé de l'abandonner à la haine publique.

Par les Grands qu'on peut légitimement attaquer, j'entens ceux qui par des actions injustes ou des entreprises criminelles ont soulevé contre eux les Loix & la Religion; & ceux encore qui se sont mal conduits dans l'administration des affaires, ou dans le commandement des troupes, ou dans le maniemement des

deniers. Faites enforte que tous les gens de bien se joignent à votre cause, & soient persuadés que vous agissez pour le bien public, & non par un motif de ressentiment particulier.

Vous faut-il un exemple ? consultez celui du Cardinal Ximenès, que la Reine de Castille choisit pour opposer aux entreprises des Grands qui n'étoient point alors, comme ils le sont aujourd'hui, soumis au frein de l'obéissance. Tiré du monastere de Saint *François* pour être Confesseur de la Reine, nommé peu après à l'Archevêché de Tolède, enfin créé Grand-Inquisiteur, il parvint en Espagne à la suprême autorité. Seul Ministre de ce vaste Royaume, d'abord sous la Reine *Isabelle*, ensuite sous *Ferdinand*, & enfin jusqu'à l'avènement de *Charles-Quint*, il s'opposa aux Grands avec tant de prudence que le Peuple & le Prince étoient toujours pour lui. On veut à la vérité qu'il ait été empoisonné : lui-même en soupçonna quelque chose en mourant. Mais le crime, s'il existe, n'a pu se prouver. Il vaut donc mieux penser que son extrême vieillesse fut la vraie cause de sa mort ; au moins personne ne peut nier qu'il n'ait conservé sans atteinte jusqu'au tombeau

cette fortune éclatante que lui seul s'étoit élevée.

Simonete eut un sort bien différent. *François Sforce*, & depuis, son fils *Galéas*, s'étant emparés de Milan, il fut choisi pour gouverner les affaires pendant la minorité des Enfans de *Galéas*, & pour s'opposer aux entreprises de leurs Oncles. Dans la vue de mieux conserver la Principauté à son Pupile, il chassa de Milan les freres de *Galéas* & *Robert de Saint Séverin*. S'étant par là couvert de l'inimitié publique, il fut bientôt déposé lui-même de la façon la plus atroce. La veuve de *Galéas* se réconcilia avec les bannis, & *Simonete* fut la victime de ce cruel traité. Il fut mis en prison, & quelque tems après, il périt d'une mort violente. Apprenez par là ce qu'on risque à se fier aux Princes qu'on ne connoît pas bien, & sur quelles frivoles raisons ils sont prêts d'abandonner leurs Ministres.



C H A P I T R E X V.

Les Grands de la seconde classe, sans être revêtus d'Emplois, peuvent nuire ou servir beaucoup par leur crédit auprès du Prince. Ceux de la troisième, sans être aussi puissans sur l'esprit du Maître, ne laissent pas d'être les dispensateurs de ses graces en vertu du Ministère suprême qui leur est confié.

Nous avons rangé dans la seconde classe des Grands ceux qui jouissent d'une faveur éclatante, sans être revêtus d'aucun emploi. Il est bon de s'attacher à eux, ne fût-ce que par la raison que le Prince les écoute. Ils peuvent encore nous être essentiels en vantant nos services, si l'occasion s'en offre, en excusant nos fautes, & en repoussant de nous les calomnies sourdes & les délations injurieuses. Faites attention que ces mêmes Grands pourroient vous nuire; qu'ainsi, c'est un double avantage de les avoir pour amis. Tâchez par tout moyen légitime de captiver leur bienveillance. Poussez-vous de l'acquérir, principalement s'ils font du nombre de ces, *Mécènes* pas-

fagers , qui n'étant fixés à aucune Cour , ne restent pas longtems dans la même. Quoiqu'ils n'ayent aucune part directe à l'administration des affaires , vous serez toujours bien reçu du Prince , s'ils vous présentent à lui ; surtout quand il n'aura aucune raison de vous haïr , & que votre capacité justifiera leur choix. Du moins , par leur crédit aurez-vous sans peine la préférence sur ceux qui , à prétentions égales , n'auront pas les mêmes Protecteurs.

Ne négligez pas même cette troisieme classe de Grands , qui revêtus des emplois les plus considérables , & dignes en effet de les exercer , n'ont cependant aucun crédit sur l'esprit du Maître. Injuste distinction , mais trop commune à la Cour de ces Princes tranquilles , qui n'aimant que le plaisir & l'oïseté rejettent loin d'eux les affaires sérieuses. Ils choisissent donc un Ministre ou deux , sur qui ils se reposent du soin pénible de régir les Etats. Tels furent & sont encore la plupart des Monarques de l'Orient. Si vous vous rencontrez à la Cour d'un de ces Princes , adressez-vous plutôt à son Ministre qu'à lui. Qu'attendriez-vous de ce Maître dédaigneux qui n'a nommé quelqu'un au ministere suprême , que

pour se dispenser de nommer lui-même aux autres places moins importantes ? Encore ne doit-on pas blâmer absolument sa conduite lorsqu'il se rend effectivement justice , & que reconnoissant son incapacité, il ne veut pas s'exposer à choisir mal.

Il est d'autres Princes jaloux de leurs droits & de la majesté du Trône , qui choisissent quelques ministres éclairés pour présider aux affaires publiques. Mais ils se gardent bien de leur confier l'administration absolue des honneurs & des récompenses ; de crainte que ces dispensateurs des graces , par une longue usurpation de bienfaits ne se fassent trop de Créatures , & n'élevent leur crédit si haut qu'ils ne craignent plus de tomber. On a vû dans les âges les plus reculés des Princes non moins politiques que puissans retenir leurs favoris même dans une juste crainte, & leur prouver quelquefois qu'un coup-d'œil suffisoit à leur maître pour les faire rentrer dans la poussière, & pour renverser en un instant l'édifice de trente années.

Il n'est donc pas aisé de vous prescrire une regle de conduite bien sûre envers les Ministres, quand les Rois ont affecté de limiter leur pouvoir. Leur protection

alors est un foible appui. Elle peut même vous nuire dans l'esprit d'un Prince ombrageux. Dangereuse à l'excès, & cependant nécessaire, elle n'est gueres moins préjudiciable qu'utile. C'est presque par elle seule que vous pouvez parvenir; peut-être aussi par cette route courez-vous à votre perte. Usez d'artifice dans un pas si glissant; ne négligez aucun des devoirs que le Ministre peut exiger; donnez-lui, en mille occasions, des preuves de votre capacité. En un mot, prévenez-le en votre faveur. Quand il s'agira d'employer son crédit, cherchez un autre protecteur d'un genre tout opposé, qui vous produise, qui vous vante, qui vous recommande au Prince; & ne laissez au Ministre que le soin de souffrir à votre fortune.

Il reste encore à parler des Grands dont le crédit est égal à l'éclat de leur naissance, & à la dignité de leurs charges. J'établirai peu de règles à leur égard. Souvenez-vous seulement de les honorer extérieurement, presque autant que le Prince même; & qu'il vous importe encore plus de connoître leurs caractères & leurs goûts que ceux du Prince. En pratiquant cette théorie à la Cour, je veux dire, en vous comportant avec les Grands

de la maniere convenable à chaque espece de Grands, vous jugez sans peine quelle utilité vous retirerez de chacun d'eux, sçachant par principes les divers emplois que vous en devez faire.

Il faut encore se garder de rien demander aux Grands de difficile & de trop risquable. C'est les desservir que d'exiger d'eux par delà leur pouvoir. Ils ne craignent rien tant que les demandes imprudentes. Croyez qu'ils haïssent mortellement tout Client incivil, & qu'ils deviennent ennemis irréconciliables de quiconque les a exposés à la honte d'un refus.

J'oublois de vous dire qu'il ne faut gueres moins de précautions pour s'introduire chez les Grands, que pour se produire chez les Princes. Sondez longtems le terrain. Informez-vous de leur humeur aux personnes qui les connoissent, & connoissez-les vous-même longtems avant de les pratiquer.



C H A P I T R E X V I.

Les gens de Cour considérés sous deux points de vue généraux, comme utiles & comme préjudiciables. Maniere de se conduire envers les uns & les autres.

LA Cour des Rois est composée de grands, de moins grands & de petits. Je suppose le Courtisan que j'instruis dans cet état de médiocrité où l'on voit des têtes au dessus de soi, & où l'on en voit au dessous. Dans cette classe où je le place, il est encore des grades, dont on peut faire la même division. Le Courtisan verra donc au dessous des Grands une autre espece de concurrens dont les uns seront au dessous de lui, les autres au dessus, & plusieurs à son niveau. On peut les réunir tous, sous deux points de vue: en gens utiles, & en préjudiciables.

Les uns & les autres sont également à ménager, soit pour prévenir un mal, soit pour accélérer un bien. Il faut aussi nous faire amis de leurs amis & nous lier avec leurs connoissances; car il n'est pas à propos de faire tout par soi-même.

Il est des choses qui sont de nature à réussir parfaitement mieux par un tiers, & par l'entremise de ceux qu'on nomme Cliens. Ne négligeons donc point les environs; & dressons toutes les batteries nécessaires pour assiéger la faveur & désarmer l'envie.

C'est commettre une étrange faute que de songer à se faire des amis au moment même où l'on en a besoin. Quel abus de compter sur les amitiés nouvelles! à peine est-on sûr de celles qu'on a éprouvées dès long-tems.

Distinguons trois sortes de gens qui peuvent nous nuire. Les uns le font par envie, les autres par inimitié, quelques-uns seulement par concurrence.

Nos Ennemis le sont ou directement ou indirectement, soit que nous les ayons offensés, soit qu'ils en veuillent à quelqu'un de ceux qui nous appartiennent. Mais cette haine de rapport n'est pas à beaucoup près aussi forte que celle qui vient d'une cause personnelle. Il est aisé de la désarmer par la moindre démarche. Il suffit quelquefois de protester que nous n'aimons point nos parens ni nos amis, jusqu'à prétendre épouser leurs inimitiés.

Mais les amitiés de Cour respirent presque toujours l'esprit de parti. Elles dé-

générent en autant de factions cruelles qui veulent qu'on se déchire mutuellement. Pour cette raison, d'habiles Politiques, quoique prévenus en faveur d'un ami, n'ont pas laissé de cultiver secrètement ceux du parti contraire; non dans un esprit de trahison, mais pour ménager à ce même ami une ressource assurée s'il venoit à tomber en disgrâce. Cette prudence a lieu non seulement dans la conduite particulière, mais aussi dans le gouvernement des Etats.

Syenneze Gouverneur de Tarse voyant la guerre s'allumer entre *Artaxerce* & *Cyrus*, prit parti pour ce dernier, & envoya son fils combattre sous les drapeaux contraires. Par cette voye prudente, il se mit en état de ne rien craindre pour soi ni pour son fils, se ménageant pour ce cher fils, ou se le ménageant pour soi-même.

Bardas échappé des fers des Sarrasins, voyant que *Phocas* s'élevoit contre *Bazile* pour lui disputer l'Empire, se fit ami de *Phocas* à qui jusqu'alors il avoit été contraire, & ordonna à son fils de suivre *Bazyle*, afin qu'il lui dût sa grace si *Phocas* étoit vaincu; ce que l'événement justifia.

Selon fit passer en Loi que personne ne

pourroit être neutre dans les troubles de la République; non sans doute pour forcer les parens & les amis à s'entr'égorger, mais au contraire pour les contraindre à cesser leurs divisions par la rigueur d'une telle alternative, & à demander unanimement la paix.

C'est ainsi qu'à la Cour, quoique divisée d'intérêts, vous ferez bien de vous conserver des liaisons dans la faction opposée; soit pour trouver un port dans le naufrage, soit pour répandre chez les uns & chez les autres des semences de réconciliation. Cette conduite n'a rien que de très-estimable, & finit toujours par vous attirer l'estime & l'amitié des deux partis. Telle fut la conduite d'Atticus.

C H A P I T R E XVII.

Conduite que doit tenir le Courtisan envers ceux qui l'ont offensé.

CEux qui nous haïssent pour des causes directes, ou nous ont offensés, ou l'ont été par nous. Ces deux raisons sont de même poids. L'expérience le prouve tous les jours, & chacun connoît

le Proverbe : „ *Qui offense ne pardonne point*”. Voilà donc le grand défaut des ames de Cour; c'est de haïr les offensés.

Le plus sûr moyen de parer leur persécution seroit de ne point remarquer l'injure. Mais si l'offense est de nature à ne pouvoir être dissimulée, le plus prudent est de paroître en quitter insensiblement l'idée, & l'oublier enfin tout-à-fait.

Il seroit dangereux d'étouffer d'abord tout ressentiment. L'agresseur soupçonneroit quelque haine couverte, & travailleroit à prévenir la vengeance. Gardez-vous encore de vous répandre en menaces, sur-tout quand l'effet est encore éloigné. Songez qu'elles font autant d'armes contre vous. Elles redoublent la vigilance de votre adversaire, elles enveniment sa haine, elles vous privent souvent du succès que vous espérez, & laissent voir, à votre honte, que vous avez un grand fonds de rage, avec l'impuissance de la satisfaire.

Je sçai que plusieurs ne seront point de cet avis, encore moins ceux dont la vengeance est la passion favorite, & qui indépendamment des attraits qu'ils y trouvent ont pour principe de croire que *qui souff-*

fre une injure , s'en prépare une nouvelle ; qu'ainsi les inimitiés doivent être éternelles , & les offenses irrémédiables. Mais ceux qui raisonnent ainsi , ne font point réflexion que dans l'idée de se rendre formidables , ils écartent tout homme sensé du desir de se lier jamais avec eux. Qui d'entre les hommes n'a jamais failli ? Qui de nous , qui commettons journellement des fautes involontaires , peut se promettre de ne point choquer ces mêmes gens ? Ainsi , puisqu'on n'en doit attendre qu'une haine éternelle & une vengeance sans fin , il faut les abandonner à leur férocité , tels que des bêtes sauvages , dont on fuit jusqu'à l'approche. En un mot , quiconque vous a attaqué s'attend à l'être , & cherche à vous prévenir. Voulez-vous le gagner de vitesse ? prenez la voye de la douceur. Il est pourtant des occasions où la douceur seroit déplacée. Consultez la nature de l'offense , & le caractère de l'agresseur.

Dans les injures légères où l'imprudence & le premier mouvement ont plus de part que la réflexion , la seule vengeance qui convienne est certainement l'oubli. Mais si la faute est criante , l'indifférence n'a plus lieu ; elle nous

exposeroit au mépris. Repouffons le trait avec vigueur ; laissons cependant quelque jour à la réconciliation. Dans cette vue, on ne fera point mal d'aller se plaindre aux amis de l'offenseur , & de les prendre pour arbitres.

Les insultes faites pour le plaisir d'insulter & qui n'ont d'autre principe qu'une extrême insolence , exigent au moment même une punition proportionnée. C'est corriger l'arrogance & s'en mettre une bonne fois à l'abri. Après quoi , rien ne nous oblige plus à conserver aucun ressentiment. Alors, il ne reste plus qu'à protester qu'on est mortifié sincèrement d'en être venu à de telles extrémités ; qu'il ne tient pas à nous que tout ce qui s'est passé ne s'oublie, & que la plus légère marque de repentir rendra notre affection à ceux qui s'en étoient privés.



C H A P I T R E XVIII.

Circonstances où le ressentiment doit paroître; & d'autres où il faut le cacher. Traits de vengeance artificieux & politiques.

MAis comme on n'est gueres lèzé que par ceux dont le pouvoir absorbe le notre, il faut être en leur parlant d'une grande réserve, ne point choquer leur amour-propre par des airs familiers, & faire entièrement divorce avec eux, s'ils sont d'une humeur trop difficile. Suivez aussi le précepte de Martial dans toutes les liaisons de Cour :

- „ D'une douce amitié vous qui formez les chaînes,
- „ Voulez-vous prévenir les immortelles haines,
- „ Les vains regrets, les longs soupirs?
- „ N'aimez point trop. Avec moins de plaisirs,
- „ Vous éprouverez moins de peines.

Mais si l'amitié des Courtisans a ses périls, leur inimitié est encore bien plus à craindre. Ne nous piquons donc point mal-à-propos d'une trop grande délicatesse, & laissons glisser quelques injures, qui n'en sont effectivement que lorsqu'on
a soin

a soin de les relever. Il n'est point prudent de résister à plus puissant que soi ; & l'on peut sans rougir passer bien des choses à celui qui pouvant nous perdre, s'est contenté de nous nuire.

Plusieurs pensent qu'en faisant un grand bruit, ils en imposeront davantage, & que leurs Ennemis effrayés de leurs menaces, feront les premiers pas pour se réconcilier avec eux. Il est vrai qu'on a vu quelquefois des esprits foibles que le moindre danger décourage, & qui après nous avoir attaqués avec bassesse, nous fléchissent de même ; mais défiez-vous étrangement de ces réparations forcées. C'est le piège le plus dangereux de la vengeance. Plus elle est impuissante, plus elle aspire aux effets ; & plus elle en diffère les moyens, plus elle les accumule. En un mot il vaut beaucoup mieux être en guerre avec de tels gens, que dans cette pernicieuse sécurité ; de même qu'on est bien mieux en garde contre un Ennemi qui se montre, que contre celui qui se cache.

Cette précaution n'a gueres lieu qu'avec nos égaux ou nos inférieurs ; car si c'est avec un Grand qu'on est en rupture, il vaut encore mieux qu'il conserve avec nous les dehors d'une amitié feinte

te, que d'être notre Ennemi déclaré. Si nous l'avons attaqué les premiers, soyons aussi les premiers à faire les démarches, cherchons à l'appaïser par l'entremise de ses amis.

Pour juger sagement à quel point notre Ennemi est redoutable, considérons non seulement quel est le rang & la puissance de celui qui nous hait, mais encore quel est le degré de sa haine & la nature de l'offense.

Les uns se vengent par un pur motif de vengeance, les autres par des vues de politique, & pour empêcher qu'un premier succès ne nous mette en état de récidiver avec impunité.

Le premier motif est sans doute très-dangereux, parcequ'il est aveugle. La crainte est encore plus funeste parcequ'elle est éclairée par l'intérêt. Ces deux motifs réunis seroient d'un ennemi de Cour le fléau le plus redoutable.

On désarme la vengeance aveugle par la soumission & les services rendus. L'autre est plus difficile à traiter. Il faut bien de l'adresse pour lui inspirer de la confiance; ses armes inséparables étant la défiance & l'appréhension. Tentez cependant l'entreprise: l'occasion vous indiquera les moyens convenables, beau-

coup mieux que ne feroient mes préceptes.

Agésilas avoit pour politique de donner des emplois importans à ceux dont il sçavoit être haï. Ces places ne manquoient pas de leur attirer l'envie publique. Noircis des accusations les plus graves, & réduits à deux doigts de leur perte, ils recouroient à la bonté d'*Agésilas* qui les renvoyoit absous, leur rendoit leur innocence & leurs emplois, & en faisoit par la suite ses amis les plus affidés.

Un des plus dangereux artifices de Cour est d'ébranler en secret la fortune d'un homme, & de lui tendre la main pour l'appuyer. C'est un moyen des plus adroits pour se faire des créatures, & pour assujettir ses égaux ; mais une pareille manœuvre est certainement indigne d'un homme vertueux.

Me tombez point dans le piège de certaines gens qui vous leurrent par de petits services pour en tirer de plus considérables, & qui à très-peu de fraix achettent sur vous un ascendant, que vous ne pourrez plus vaincre quand une fois vous l'aurez reconnu.

De même, ceux qui flattent nos goûts & nos passions, & qui applaudissent à

toutes nos fantaisies au point même de nous en suggérer de ruineuses; ceux-là, dis-je, sont des Ennemis très-pernicieux & sont toujours les premiers à profiter de notre chûte.

Mais revenons aux moyens de réconciliation. Le premier de tous est, je pense, de donner à son ennemi un conseil important d'où dépende la réussite d'une affaire qui l'intéresse. L'animosité ne tient point contre l'intérêt. Ajoutez à ces raisons qu'on est toujours la dupe des procédés apparens. La honte d'être ingrats nous force souvent d'être amis.

Le Cardinal *Ascagne Sforce* s'étoit longtems opposé aux ressorts que faisoit jouer le Cardinal *Julien* pour élever au Saint-Siège *Jean* neveu d'*Alexandre VI*. Reconnoissant l'abus de cette résistance, il se jetta subitement dans l'autre parti, & travailla avec tant de chaleur qu'il devança *Julien* dans sa propre cause. Ainsi, le nouveau Pontife tourna toute sa reconnaissance du côté de *Sforce*.

Si votre Ennemi ne veut entendre à aucune sorte d'accommodement, voyez pour dernière ressource s'il n'y a pas quelqu'autre personne à la Cour qu'il déteste encore plus que vous. Si vous la trouvez, & que vous soyez opposé d'intérêt

avec elle , ne doutez point que la haine la plus forte ne fasse oublier ou ralentir la moindre , & qu'on ne vous oblige même , aux dépens d'un Ennemi plus odieux.

L'Electeur *Gerlaque* se servit autrefois d'une ruse à-peu-près semblable , lorsqu'il voulut mettre la Couronne Impériale sur la tête du Prince *Adolphe de Nassau*. Il sçavoit que toutes les Puissances qui pouvoient y prétendre étoient en division. Voulant donc les faire servir à ses desfeins , il entretint des pratiques secrettes avec chaque Electeur. Il avertit *Venceslas* alors Roi de Boheme „ que la plupart des „ suffrages tournoient en faveur d'*Albert* „ Duc d'Autriche , ennemi juré de *Venceslas* , que cependant il sçauroit bien „ s'opposer à cette ligue , pourvu qu'il „ lui promît de le bien seconder”. A peine l'a-t-il persuadé , qu'il entreprend l'Electeur de *Saxe* , & lui fait entendre „ que le Duc de *Brunsvick* a de très-pro- „ chaines espérances”. Et pour couronner l'œuvre , il informe l'Electeur *Palatin* que son ennemi *Venceslas* étoit prêt de l'emporter. C'est ainsi qu'en les mettant réciproquement aux prises , il les prévint tous , & procura l'Empire au-

Prince *Adolphe* ; ce que ses Rivaux n'eussent point souffert avant leur désunion.

C H A P I T R E X I X .

Moyens de parer ou du moins d'éteindre les traits de l'Envie. Exemples d'ex-pédiens heureux employés à cet effet.

IL est tems de parler de l'envie , ce fléau de la Cour & de la société. Il ne faut pas moins de bonheur que d'adresse & de courage pour se soustraire à ses attaques. C'est un vice auquel nous tenons presque tous, les uns plus, les autres moins ; pardonnable à la vérité , quand nous nous contentons de préférer nos intérêts à ceux de nos semblables.

On voit des gens moins scrupuleux, chez qui cette passion a tant de violence, que leur bonheur dépend de l'infortune d'autrui.

On ne sçauroit dompter l'envie ; mais il est des moyens de parer ses coups. Il n'est pas toujours nécessaire de partager avec les envieux les biens qui nous arrivent, & dont ils sont jaloux. Il suffit quelquefois de leur démontrer que nous travaillons autant pour leur intérêt que

pour le notre, & qu'il leur reviendra un grand avantage du succès que nous attendons. Usons presque, avec eux, de cette familiarité, de cette ouverture qu'on croit devoir à ses amis. Plus nous les connoîtrons envieux, plus il faudra employer d'égards, & redoubler les témoignages de notre affection. Avec cette sorte d'Ennemis, il est besoin d'une conduite fort délicate; il faut n'avoir de volonté que la leur, flatter leurs foiblesses, changer par des soins assidus leur haine en bienveillance; en un mot, pousser l'art jusqu'à les faire servir d'instrumens à notre fortune.

Quiconque veut fuir l'envie doit éviter avec soin le faste & le trop grand éclat. Cet avis regarde principalement ceux dont l'origine n'est rien moins qu'éclatante. Le luxe n'est pardonnable qu'aux premiers personnages de l'Etat, ou qu'à ceux qui vivent sous un Prince dont le luxe est le premier foible: Encore faut-il se comporter de manière qu'il soit aisé de faire connoître que c'est moins par goût qu'on cede à ce torrent que pour se conformer à l'usage.

Imitons la prudence & la retenue du Cardinal de *Ximènes*, lorsqu'on voulut l'élever à l'Archevêché de Toledé. Cet-

te dignité l'illustra moins que la résistance qu'il apporta à l'accepter. Malgré les instances d'*Isabelle*, & ses démarches à la Cour de Rome, ce fut avec une extrême répugnance que ce grand homme consentit à cette nouvelle marque d'honneur; prévoyant bien la foule d'envieux qu'elle lui attireroit. Il fallut donc infiniment moins de peine à la Reine de Castille pour réunir les suffrages des Puissances en faveur de *Ximenès* que pour contraindre *Ximenès* de souscrire à sa propre élévation: Et lorsqu'il y eut enfin consenti, il fallut de nouvelles violences pour le faire renoncer à ses austérités, & pour lui faire prendre un train & des dehors convenables. Il avoit conservé tant de goût pour les mœurs simples qui faisoient l'ornement de sa première fortune, qu'il fallut l'autorité du Pape pour le forcer à les changer. Cette modestie lui réussit merveilleusement & ne servit pas peu à calmer les révoltes de l'envie qui s'attache sur-tout à persécuter ceux qui gouvernent les Etats.

Mais si la retenue est d'un grand secours aux nouveaux Courtisans pour désarmer l'envie, il s'en faut bien qu'elle soit de la même ressource lorsqu'on a débuté par l'orgueil & par le faste. Il est trop

tard alors de prendre le masque de la retenue, & personne n'aura d'assez mauvais yeux pour se méprendre à cette ruse.

Un certain *Constantin* chassé de la Cour de deux Empereurs, puis rétabli à la même Cour par le crédit de l'Impératrice *Euphrosine*, affectoit un grand détachement pour les honneurs, & même se fit Diacre pour mieux en imposer. En effet il se conduisit si adroitement que le nouvel Empereur l'appella aux dignités, & mit à la tête des affaires ce même homme que ses premières mœurs avoient exclu de la Prétrise. Non content de sa propre élévation, le rusé *Constantin* fit nommer ses deux freres Assesseurs au ministère, afin qu'ils pussent veiller à ses intérêts en cas d'absence. Mais la différence de sa première conduite & de la récente fautoit trop aux yeux. On en fit faire la comparaison au nouveau Maître, & cette disparate perdit *Constantin*. Il fut une seconde fois chassé de la Cour, & mourut sans pouvoir s'y rétablir.



C H A P I T R E XX.

L'Emulation parmi les Courtisans n'est pas moins à craindre que l'Envie. Mêmes préservatifs contre l'une que contre l'autre.

CE qui sert contre l'envie, sert aussi contre l'émulation. Les Envieux ont plus de noirceur, les Emules plus d'ambition & d'activité. Les uns & les autres sont presque également à craindre; la fausseté, les ruses, leur sont presque également familières.

N'épargnez avec vos rivaux, ni les protestations, ni les égards. Prévenez-les de finesse. Le meilleur moyen de les écarter de votre route est de leur faire entendre que ce qu'ils prétendent est infiniment au dessous d'eux; qu'ils se dégradent en demandant une faveur de cette espèce; que tel ou tel autre poste conviendrait bien davantage à des gens de leur mérite, & que vous êtes prêt à les aider dans telle ou telle autre recherche.

Craignons-nous qu'ils ne nous prévientent? jettons adroitement des doutes dans leur esprit sur le succès de l'entreprise. Feignons-nous dégoûtés, afin que

le dégoût les gagne. Mettons froidement en balance les raisons pour & contre, & fortifions si bien les contraires, que leur ambition se décourage.

Mais le plus prudent seroit sans doute de cacher notre dessein jusqu'au moment de l'issue, en sorte que ceux dont nous redoutons la concurrence appriissent en même tems le projet & la réussite.

Une ambition trop marquée révolte tout le monde, sur-tout ceux qui se piquent de retenue, & suffit assez souvent pour éloigner de nos intérêts les Grands dont nous espérons l'appui. L'ambition est permise, mais l'apparence en est odieuse. Elle fait naître mille obstacles; elle invite les rivaux; elle rend le succès plus envié, & la chute plus méprisable.

Diffimulez; c'est le plus sûr. Pour bien conduire votre barque, *imitex le batelier qui tourne le dos au bord qu'il veut atteindre.*

Telle est & a toujours été la méthode des plus habiles Courtisans; suivez l'exemple d'Agamemnon, & concluez avec *Euripide*: „ Que souvent le plus „ court moyen de parvenir est d'affecter „ le repos.”

Il est évident que cette conduite tran-

qu'elle est toujours la plus sage, ne servit-elle qu'à détourner l'attention des surveillans & à diminuer la honte qui suit une entreprise malheureuse ; & remarquez que ceux qui se conduisent avec cette discrétion ont l'air d'avoir obtenu par leur seul mérite ce qu'ils n'ont point paru rechercher.

Toute concurrence est dangereuse à la Cour. Evitons avec soin de nous rencontrer en opposition avec plus fort que nous. Il faut en ce cas prendre pour modele celui que *Tacite* nous propose :

Manlius Lepidus, homme très-prudent, fut produit au Sénat par *Tibere* avec *Junius Blésus* oncle de *Séjan*, pour y concourir au Proconsulat d'Afrique ; mais il s'excusa sur sa santé & sur des raisons de famille, craignant, non sans cause, la colere de *Séjan*, s'il l'eût emporté sur *Blésus*.

Il ne faut point non plus choquer de front ceux que le Prince marque une envie trop claire d'élever. Cédons-leur le pas sans difficulté ; & n'alléguons contre eux ni les droits ni les usages. La faveur est aveugle & veut surtout être libre. Quand elle parle, les Loix se taisent. C'est ce qu'on vit arriver à l'occasion de *Haterus Agrippa* que *Drusus* & *Germani-*

ous créèrent Préteur malgré les loix, malgré ceux qui les réclamerent.

C H A P I T R E. XXI.

Exemples de Courtisans renversés du faite des grandeurs par leur excessive ambition. Fin malheureuse de Séjan.

Nous avons jusqu'ici donné au Courtisan les préceptes les plus essentiels. S'il en reste encore à puiser, nous l'avons mis sur la voye pour prendre conseil de lui-même, selon le tems & les occasions. Instruit de la route qu'il doit tenir, il lui reste à connoître dé quels écueils il est environné.

Quoique les leçons répandues dans les chapitres précédens soient utiles, non seulement pour parvenir à la fortune, mais encore pour la conserver; il ne sera pas hors de propos de tracer ici quelques exemples de ceux qu'elle a précipités de sa roue. Instruifons-nous par le malheur des autres. Si ces monumens terribles des revers du sort ne suffisent point à la vérité pour nous en garantir; au moins nous prépareront-ils à son inconstance. Cette matiere n'est pas moins importante

que les autres. Il n'est gueres de regles absolument infaillibles pour parvenir à la fortune. Des préceptes qui apprennent à se défier de cette volage & à s'attendre à ses retours, sont d'un usage bien plus solide & d'une application bien plus fréquente.

Nous échouons ou par notre faute, ou par les artifices de nos Ennemis, ou par l'envie de nos rivaux, ou par la méchanceté & les caprices du Prince, ou enfin par sa mort.

La vie humaine est une suite continue d'erreurs: les hommes les plus élevés sont sujets aux plus grandes & malheureusement leur élévation les a mis hors de la portée des conseils salutaires. Tout ce qu'ils font, mal ou bien, est toujours sûr d'être approuvé. Le Courtisan le plus élevé est donc le plus environné de précipices.

L'écueil le plus honteux de tous est celui de l'ingratitude. Comment plaindrait-on quiconque a la perfidie de se soulever contre l'auteur de sa fortune? Ce vice affreux perd tôt ou tard ceux chez qui il se rencontre. Il n'est point de Tyran si dépravé qui ne l'ait en horreur; il n'est point de Cour où il se montre impunément. Le Courtisan doit surtout é-

viter ce reproche. Le Prince ne manqueroit pas de disgracier un homme dont il redouteroit la trahison.

Velléius Patercule nous représente *Séjan* comme le plus prudent de tous les hommes; il l'étoit en effet au plus haut point, puisqu'il sçut conserver si long-tems la confiance de *Tibere*, le plus méfiant de totis les Princes.

„ *Séjan*, dit-il, sçavoit tempérer l'au-
 „ stérité du commandement par un air
 „ de douceur & de sérénité; traitoit les
 „ affaires les plus épineuses, sans pres-
 „ que paroître s'en occuper; ne s'arro-
 „ geoit rien, & par là obtenoit tout;
 „ affectoit de s'estimer toujours au des-
 „ sous de l'opinion publique & conser-
 „ voit un visage tranquille, tandis qu'in-
 „ térieurement la soif de commander ne
 „ lui laissoit aucun repos.

Ce Courtifan, si réservé en apparence, étoit donc dévoré d'ambition. Possédé de cette passion des honneurs, il rechercha en mariage *Livie*, veuve de *Drusus*, pour s'allier au sang des *Césars*; & quoi- qu'il comprît par les mauvaises défaites de *Tibere* que sa demande étoit suspecte à ce Prince, il ne se rallentit pas, mais il obtint ce qu'il desiroit par une autre voye.

Nous avons déjà vu comment *Tibere* ayant marqué du dégoût pour la ville, *Séjan* s'attacha à fortifier cette aversion, & lui persuada de se retirer à *Caprée*, pour jouir seul du droit de gouverner. *Tibere* chérit *Séjan* & le caressa tant qu'il lui fut utile à opprimer *Agrippine* ainsi que *Drusus* & *Néron*, Enfans chéris de cette Princesse. *Séjan* se prêta à ces attentats d'autant plus volontiers qu'en obligeant l'Empereur, il augmentoit son propre pouvoir, & assuroit ses espérances. Il ne restoit dans la maison des *Césars* que deux jeunes Princes dont le bas âge promettoit à *Séjan* la Régence de l'Empire s'il tomboit à l'un d'eux; il espéroit alors pouvoir les supplanter totalement.

Tout autre que *Séjan* auroit dû voir que plus il s'élevoit, plus il indisposoit *Tibere*, & qu'il étoit parvenu à un point d'où il étoit plus prudent de songer à descendre que d'aspirer à monter plus haut. Mais *Séjan* étoit aveugle, comme tous les ambitieux le sont. Il ne lui manquoit plus que le titre d'Empereur & celui de *Tribun* qui en étoit inséparable. Au nom près, il en avoit le pouvoir; cependant peu satisfait de cette fortune sans exemple, & de cette puissance
sans

fans bornes, il marchoit toujours à grands pas vers le but qu'il desiroit uniquement. Il faisoit chaque jour des progrès rapides, chaque jour le rendoit plus redoutable aux Romains, mais en même tems plus suspect à l'Empereur.

Tibere voyant donc que *Séjan* s'étoit attaché par l'espérance & par la crainte les Cohortes Prétoriennes & la plus grande partie du Sénat; que ce qu'il confioit à ses plus intimes Domestiques passoit sur l'heure à *Séjan*, & que les secrets de *Séjan* restoient voilés pour lui; *Tibere*, dis-je, résolut dès-lors la perte de ce sujet dangereux, qui prenoit le chemin de devenir son Rival. Mais avant de rien exécuter, il crut devoir mettre la chose en délibération pour sonder les intentions d'un chacun & pour distinguer ceux de son parti de ceux du parti de *Séjan*.

Cependant de crainte que ce Ministre ambitieux ne vienne à soupçonner quelque changement, il l'amuse par le titre de Consul, & le nomme son *Ami* & son *bras droit* dans tous les actes publics, au Sénat & devant le Peuple. Bientôt il feint d'être malade pour observer plus à loisir la conduite de ce traître & de ses créatures. De tems en tems il fait répandre de meilleures nouvelles de sa santé &

mande au Sénat qu'il reviendra bientôt à Rome. A l'égard de *Séjan*, tantôt il lui donne des marques de faveur, & tantôt de contraires. Des Cliens que *Séjan* protège, il reçoit les uns avec distinction, & rejette les autres avec mépris. En un mot, il le tient dans une crise continuelle, & comme suspendu entre l'espoir & la terreur.

Ce superbe Favori, soit qu'il comptât encore sur son crédit passé, soit qu'il craignît d'achever sa perte, n'osa tenter d'entreprise ouverte contre son Maître. Il s'assuroit sur l'inconstance des Princes, & s'efforçoit de patienter, attribuant les chagrins de l'Empereur à quelque cause légère dont l'effet seroit passager. Tandis qu'il dissimule ses allarmes, ou qu'il cherche à s'endormir dans une fausse sécurité, plusieurs de ses Partisans moins fideles à lui qu'à sa fortune, voyant le Prince changer, sont ébranlés par son exemple, se mettent sur leurs gardes, & ne songent plus qu'à livrer à son malheur ce chef imprudent.

Tibere qui connoissoit à fond le caractère de *Séjan* & qui craignoit de l'irriter par le mépris, ou par la haine; pour le détourner de toute entreprise désespérée, fait répandre le bruit qu'il va le revêtir

du titre de *Tribun*. Mais à peine a-t-il fait semer cette fausse nouvelle qu'il envoie *Macron* au Sénat avec des Lettres qui renfermoient l'ordre de faire emprisonner *Séjan*. Cet Officier arrivé à Rome, informe d'abord *Memnius Régulus* alors Consul, des volontés de l'Empereur, sans en faire part à son Colleague, qu'il sçavoit être dans les intérêts du Coupable. De là, il se rend au Sénat. A la porte il rencontre *Séjan*, qui déjà tout troublé lui demande si *Tibere* ne l'a point chargé de Lettres pour lui. *Macron* lui dit à l'oreille qu'il va bientôt se voir saluer en qualité de *Tribun*. *Séjan* plein de joye & de confiance, entre au Sénat. *Macron* ordonne aux Cohortes Prétoriennes de se retirer, leur fait voir l'ordre exprès de l'Empereur, & leur promet en même tems de nouvelles récompenses de sa part: puis, sortant tout-à-coup sans attendre la lecture des Lettres, il ordonne à *Lacon* de faire une garde exacte à la porte, pour empêcher *Séjan* de s'échapper. Cependant il va lui-même rejoindre les Soldats Prétoriens, pour les contenir dans le devoir par sa propre présence.

Les Lettres dont on fit la lecture étoient pleines d'artifices. Elles tiroient

en longueur, & avoient été composées dans le dessein de laisser à *Macron* le tems qu'il lui falloit pour prendre toutes ses précautions. Les premières pages touchoient plusieurs articles assez peu intéressans; pas un mot de *Séjan*: plus loin, il étoit question de lui, mais fort en précis; ensuite se présentoient divers noms. Là, commençoit une accusation en forme, où *Séjan* paroissoit être compromis d'une façon fort obscure. Enfin, après mille écarts sur les différens intérêts de l'Empire, on accusoit deux Domestiques de *Séjan*; avec commission au Sénat de sévir contre eux, suivie d'un ordre d'arrêter *Séjan* lui-même. Il n'étoit point question de mort; c'étoit une finesse de *Tibere* pour laisser à l'accusé quelque espérance de justification; les crimes dont on le chargeoit n'étant pas absolument graves.

La lecture faite, plusieurs de ceux qui l'avoient accompagné, voyant qu'il ne s'agissoit rien moins pour lui que de la dignité de *Tribun*, leverent le siège & l'investirent, de peur qu'il n'échappât; ce qu'il n'eût pas manqué de faire si l'ouverture des Lettres eût été à son désavantage. Mais n'y voyant que de légers griefs, il ne se crut point en danger, & resta en place. Le Consul *Memnius* lui

ordonna par trois fois de se lever, sans qu'il en fît rien ; tant il lui paroissoit étrange d'obéir ! Il fallut sortir enfin. *Lacon* s'empara de lui ; après quoi le Consul & le Sénat en corps le conduisirent en prison, d'où il ne sortit que pour aller au supplice.

Telle fut la fin tragique du plus adroit, du plus rusé des Courtisans. Son pouvoir, son génie, sembloient l'avoir mis au dessus des revers : il tombe cependant, & sa chute est moins l'ouvrage de *Tibere* que l'ordinaire effet d'une trop haute élévation.

Commode bien moins habile que *Tibere* renversa de même *Pérennius* du faîte de la fortune. *Plus nous montons, plus nous élevons notre ruine.*

Plusieurs ne sont point touchés de ces raisons, & croient avoir en partage ce qui manquoit à ceux dont ils lisent les revers. Mais qui pourra fixer le degré de prudence au dessus de *Séjan*, lequel seroit nécessaire pour ne tomber jamais ? Bien d'autres tomberont sans doute avant de l'avoir trouvé.

Quelques-uns sont assez aveugles pour espérer leur grace après avoir conspiré ; mais la seule rareté des pardons de cette nature doit sans doute arrêter les plus audacieux.

A peine dans plusieurs siècles en trouve-t-on un exemple. Les traits les plus connus sont ceux de *Cinna* & de *Boyle*. Je raconterai le dernier comme une preuve effrayante que les trames les plus secrètes sont presque toujours éventées, & qu'il faut peu compter sur la fidélité d'une association criminelle.

Personne n'eût soupçonné *Boyle* d'être capable d'un complot. Le Prince l'avoit tellement accablé de bienfaits, qu'il le croyoit le plus intéressé à lui rester fidèle. Du reste, on ne lui connoissoit aucune sorte de génie: il joignoit à une naissance obscure le désagrément d'être bègue; cependant il affectoit encore plus ce défaut depuis qu'il avoit remarqué que l'Empereur s'en divertissoit. Cette complaisance ridicule lui gagna tellement la faveur de *Constantin*, que le Palais, la Chambre même du Prince s'ouvroit à toute heure pour lui. Reçu au nombre des Sénateurs & couvert de richesses, il ne borna pas là ses vastes espérances. Il conçut enfin celle de monter lui-même sur le trône, en immolant son bienfaiteur. *Boyle* fit d'abord part de son projet à quelques mécontents; & selon qu'ils paroissent l'écouter, il prodiguoit les promesses les plus magnifiques à ceux qui

lui affuroient leur secours, & combloit de louanges ceux qui le rejettoient avec horreur. Il faisoit entendre à ces derniers, qu'il ne leur avoit fait cette proposition que pour éprouver leur fidélité. Par cette conduite adroite, il s'étoit mis à couvert de tous les risques, excepté de celui qu'il redoutoit le moins. Un des Complices en qui il avoit une pleine confiance révéla la trahison, & le fit arrêter dans le moment même où il tenoit à la main le fer dont il alloit poignarder l'Empereur. *Constantin* eut tant de clémence pour ce traître, qu'il se contenta de l'exiler.

Je ne finirois point si je voulois rapporter tous les naufrages qui se sont faits à la Cour; & ceux dont les complots téméraires ont été cause, & ceux que la seule imprudence a causés. J'ajouterai seulement que l'orgueil, l'arrogance & le faste conduisent presque toujours à leur perte les favoris les plus puissans.



C H A P I T R E XXII.

Écueils que la prudence du Courtisan doit éviter, & contre lesquels la fortune de plusieurs Favoris illustres s'est brisée.

LEs autres écueils sont la médisance, la calomnie, le reproche des bienfaits. Cette dernière cause perdit *Clitus* & *Philotas*, & pensa perdre aussi *Cratere*, autre Courtisan d'Alexandre. Ils n'auroient point donné atteinte à leur crédit, s'ils avoient sçu se tenir dans les bornes d'une noble retenue. C'est une vertu essentielle à tous les gens de Cour; & faute d'elle *Caïus Silius* auprès de *Tibere*, *Antoine* auprès de *Vespasien*, *Sillas* auprès d'*Agrippa* Roi des Juifs, sont tombés sans retour.

Reprocher ses services aux Princes, c'est leur faire une véritable injure, parce qu'ils veulent qu'un Sujet leur doive sa fortune, & qu'ils croiroient avoir à rougir s'ils étoient redevables à un Sujet.

Le penchant à reprendre la conduite des Princes, ou à blâmer en leur présence les actions des autres, est encore très-

dangereux. Il peut bien souvent passer pour arrogance.

Eumene encourut la disgrâce d'*Alexandre* pour s'être emporté sans ménagement contre *Ephestion* & lui avoir reproché trop vivement d'avoir distribué à des Histrions les récompenses destinées aux Soldats.

La trop grande familiarité avec les Princes & l'orgueil de passer pour leur confidens sont deux vices voisins de l'impudence, & sont communément mal reçus. On en trouve mille traits dans l'Histoire. *Zotire* & *Turin* fourniront les plus frappans. Le premier fut étouffé dans la fumée par l'ordre d'*Héliogabale*, qui trouva une certaine justice à faire périr de ce genre de mort un homme présomptueux, qui oubliant sa première bassesse étoit tout-à-coup monté à une extrême insolence. Le second se vantoit hautement d'être l'intime Conseiller de son Maître & ne laissoit pas de vendre fort cher sa faveur quoiqu'elle ne fût bonne à rien. Mais cette conduite révoltante eut enfin l'issue qu'elle méritoit.

L'arrogance la plus excessive fut celle de *Placien*. D'abord, c'étoit pure vanité, mais ce devint bientôt perfidie &

accélérateffe. Il osa s'élever contre le Prince *Bassien* fils de l'Empereur, & l'auteur de sa fortune. Il portoit l'orgueil à un tel degré, que lorsqu'il sortoit, il se feroit offensé qu'on eût osé lever les yeux sur lui. Il se faisoit ordinairement précéder par un cortège de gens à gages qui avoient soin d'écartier les importuns de son chemin. Cet homme, le plus fier des hommes, fut enfin convaincu de haute trahison & termina ses jours sur un échafaut.

Sous le regne de *Philippe le Bel*, *Enguerrand de Marigni* périt d'une maniere terrible, pour avoir combattu le crédit de *Charles de Valois*, comme on le voit dans l'histoire de France.

Soyons encore fort attentifs à ne jamais brouiller les Princes entre eux. Ils finissent ordinairement par se réconcilier & par immoler à leur réunion les auteurs de leurs différends. Il n'est presque pas d'historien qui n'en fournisse quelque exemple. Je ne citerai que celui d'*Othon Crondorf* en Baviere. Ce Courtisan possédoit la faveur de *Raoul* Prince Palatin, & le brouilla avec la Princesse sa mere. Mais la nature parla & fut écoutée. La mere & le fils se réconci-

lierent, & l'indiscret *Othon* paya (*) des yeux & de la langue ses conseils imprudens.

C H A P I T R E X X I I I .

On ne doit point lutter à la Cour contre ceux dont le crédit auprès du Prince est supérieur.

NE cherchez donc l'inimitié d'aucun Prince: je dis plus, gardez-vous de lutter contre ceux de leurs Courtisans dont le crédit doit l'emporter sur le votre.

Germanicus, au lit de la mort, donna un conseil prudent à *Agrippine*. Ce Prince sentant sa fin approcher, se tourna vers cette Princesse & la conjura au nom de sa mémoire, au nom de leur tendre postérité, de dépouiller cette fierté insurmontable qui constituoit son caractère, & de soumettre son courage à sa fortune; de crainte que de retour à Rome, elle n'irritât encore ses ennemis. *Agrippine* ne suivit point un avis si sage. Sa

(*) L'usage de crever les yeux & de percer la langue aux criminels dura longtems dans le bas-Empire; il a été pratiqué en Orient de tems immémorial.

perte & celle de ses enfans furent les suites funestes de cet inflexible orgueil.

Ainsi lorsque vous verrez quelqu'un avoir l'oreille du maître, consultez long-tems vos forces & voyez si vous avez de l'avantage à l'attaquer. Mais dans cet examen, attachez-vous plutôt au fond qu'aux apparences.

Ephestion & *Cratere* parurent jouir d'une égale faveur auprès d'Alexandre jusqu'à ce que le Prince eût mis entre eux une distinction, en déclarant qu'on nommeroit l'un *l'ami du Roi*, & l'autre *l'ami d'Alexandre*. *Cratere* auroit dû comprendre après cet oracle que les Princes étant plus attachés à ce qui les regarde personnellement qu'à ce qui ne concerne que l'éclat de leur rang & la dignité de leur couronne; *Cratere*, dis-je, auroit dû penser qu'Alexandre donneroit toujours la préférence à celui qui seroit censé n'aimer qu'*Alexandre*; c'est-à-dire sa propre personne, & non sa fortune. Ces deux Rivaux en vinrent ensuite à une rupture ouverte, qui divisa la Cour en deux factions. Le Monarque déclara qu'il vouloit être neutre, blâma l'un & l'autre de cette mésintelligence, & les menaça également de son courroux, si l'un d'eux osoit une seconde fois porter à

son oreille une plainte amere & impertune. La conduite d'Alexandre dans la suite de ce différend, mérite de servir de modele aux Princes qui se trouvent arbitres de semblables démêlés. Il ne fit pas moins briller la justesse de son discernement que son amitié pour ces chers rivaux. Comme il connoissoit l'immense crédit de *Cratere* sur les Officiers, & qu'il crut entrevoir que son animosité contre *Ephestion* ne venoit que d'une jalousie de faveur ; certain d'ailleurs de l'amitié d'*Ephestion*, il le réprimanda en public, & ne reprit *Cratere* qu'en particulier, tant pour l'adoucir par ce ménagement, que pour ne point indisposer ses troupes.

Combien de Courtisans ont mal jugé leurs forces, soit faute de lumieres, soit en voulant se faire illusion ! Combien d'entre eux sont tombés dans la disgrâce par trop de confiance en la faveur des Princes ! Rappeliez-vous un certain *Antoine* qui ayant osé lutter de crédit contre *Mutien* apprit à ses dépens qu'il étoit moins pernicieux de s'attaquer à *Vespasien* lui-même qu'à ce redoutable favori.

Les haines & les vengeances des Ministres vont ordinairement plus loin que

celles des Rois. *Dion* en recherche la cause après en avoir indiqué la preuve dans la personne de *Séjan*. „ Ceux, dit-
 „ il, qui parviennent aux honneurs par
 „ leur naissance, par leur mérite, &
 „ par leur vertu, sont assez généreux
 „ pour ne pas prendre garde si on leur
 „ rend les hommages qui leur sont dus.
 „ Ceux au contraire qui sortis de la basse
 „ fesse montent à la faveur par des res-
 „ sources criminelles, ne vous feront
 „ pas grace de la moindre formalité.
 „ Ils imputeront à mépris & à insulte
 „ la plus légère négligence; & la bien-
 „ veillance du Prince coûte beaucoup
 „ moins à cultiver que la leur.

La plupart des Princes naissent dans le préjugé, ou que les offenses sont au dessous d'eux, ou qu'il est plus glorieux de pardonner que de punir. Les nouveaux parvenus peu capables d'un sentiment si généreux mettent leur gloire à se venger. S'il arrive qu'ils ne puissent le faire, leur vanité du moins se venge de l'impuissance de nuire par un ton imposant & par de vaines menaces; semblables à ce *Salmonée* qui ne pouvant lancer la foudre, s'efforçoit d'en imiter le bruit.

C H A P I T R E X X I V .

L'arrogance , toujours pernicieuse envers les Grands , ne l'est gueres moins envers les Inférieurs. Exemples qui prouvent cette vérité.

C E n'est pas envers les Grands seuls que l'arrogance est pernicieuse. Elle ne l'est gueres moins pour l'ordinaire envers les inférieurs.

Le Roi *Jean d'Arragon* , malgré les Grands de sa Cour , avoit élevé au plus haut point *Alvare de Lune* bâtard du Sang Royal , & l'objet de ses complaisances. Ce favori eut la témérité de faire précipiter du palais un Noble qui par l'ordre du Roi étoit venu l'avertir de son devoir. Le Monarque , justement irrité , fit faire le procès à *Dom Alvare* , qui paya de sa tête un premier attentat.

C'est encore vouloir courir à sa perte que de s'attirer la haine du Peuple & des Grands , ou d'y mettre le Prince en butte. Car le Prince pour faire sa paix sacrifiera l'auteur de la querelle ; les trames des gens de Cour , & les murmures

res du Peuple sapperont enfin le crédit de ce Courtisan inquiet.

Sous l'Empereur *Commode*, *Cléandre* osa faire prendre les armées aux Cohortes Prétoiriennes contre les Citoyens: ce qui éleva un si grand désordre dans Rome que le Prince n'échappa au danger qu'en immolant *Cléandre* à la fureur du Peuple.

Le même Empereur en voulant plaire à *Anterus* déplut à tous ses sujets. Quelques Courtisans zélés pour leur Maître au point de vouloir bien le servir contre lui-même, par intérêt pour lui massacrent *Anterus*.

Eutrope jouit longtems de la faveur d'*Arcadius*, mais ayant été accusé d'un attentat de conséquence, son Prince le livra à ses ennemis, dans la crainte d'être soupçonné lui-même.

La trahison envers le Souverain est sans doute de toutes les fautes la plus honteuse & la plus funeste. Je parle surtout du commerce clandestin d'un Sujet perfide avec les Ennemis, & de la révélation des secrets dont dépend le sort de l'Etat.

On peut comparer la perfidie à cette *Scylla* dont parle la fable. Sa juste punition est l'emblème véritable du destin des traîtres. Les monstres qui l'entourent & qui

qui font son supplice , font l'infidélité , l'orgueil , l'imprudenc & l'ingratitude.

Quant aux secrets des Princes , ne cherchez point à les pénétrer ; ou du moins évitez de les connoître , si nul autre que vous n'est admis à la confiance. Car si le secret n'est connu que de vous seul , & que quelqu'esprit subtil vienne à le deviner , vous voilà embarqué dans une étrange crise. L'homme le plus discret passera à l'instant pour un traître ; & quoi qu'il allegue pour se justifier , le soupçon d'un secret révélé ne peut tomber que sur le dépositaire.

Je veux même qu'un tiers ait été admis à la confiance , il peut se faire ou que le Prince oublie cette circonstance , ou qu'il soit plus certain de la fidélité de ce tiers que de la votre. Il est donc toujours extrêmement dangereux d'être initié dans les mysteres de Cour.

On vante la sagesse de *Philippides* Poëte Comique excessivement chéri du Roi *Lysimaque*. Interrogé par ce Prince à quels emplois de sa Cour il vouloit être admis ; à tous , répondit-il , *excepté celui de Secrétaire*.

Hiéron Roi de Siracuse appelloit un confident indiscret une peste publique , parce que , disoit-il , en se perdant lui-

même il enveloppe souvent les autres dans sa ruine.

C H A P I T R E X X V .

Traits d'ingratitude & de perfidie ordinaires & funestes aux Favoris.

SOuvenez-vous que l'écueil le plus à craindre & le plus couvert de naufrages est la perfidie. Qu'on mette d'un côté les conjurations heureuses, & de l'autre les complots éventés; soit que l'ambition, l'avarice, l'imprudence, ou tout autre principe y ait porté leurs coupables auteurs; combien de chutes! & combien peu de réussites!

Jean Cardinal de la Balue, malgré son extraction basse, parvint à la faveur de Louis XI. Roi de France. Ce Monarque le mit à la tête des finances, le nomma aux Evêchés & demanda même pour lui le Chapeau de Cardinal. Le Pape l'accorda d'autant plus volontiers qu'il étoit bien aise de mettre dans ses intérêts un Ministre qui jusqu'alors s'étoit déchaîné contre lui. *La Balue* chargé des bienfaits de son Roi conspira contre sa personne. La trame fut découverte; il fut

longtems renfermé dans la tour de Loche, d'où fans doute il ne fût sorti que pour aller au fupplice, fi le Saint-Siége n'eût obtenu fa grace.

Pareil crime fous le Regne de *François I.* caufa la disgrace du Cardinal *Duprat*; & pareil appui le fauva de la mort. Il tomba dangereufement malade en prifon, ou plutôt il trompa les médecins, en fe feignant malade. Le Roi craignant les foupçons & l'excommunication du Pape, fi le coupable venoit à mourir en détention, le fit élargir.

Pierre des Vignes Secrétaire d'Etat fous *Frédéric II.* eut les yeux crevés pour être entré dans les intérêts du Pape *Alexandre III.* ennemi juré de l'Empereur.

On croit communément que *Stilicon* avança fa ruine, non feulement par fes vues ambitieufes fur l'Empire d'Orient, mais encore par le commerce fecret qu'il entretenoit avec *Alaric* Roi des Goths. Ce qui confirme le plus ce foupçon, c'eft cette Paix ignominieufe qu'il figna avec le même *Alaric* malgré l'opporition du Sénat. *Lampadius* qui l'avoit rejettée des premiers, appelle ces conditions un Traité non de paix mais de fervitude, par lequel l'Empereur confefloit devoir le tribut à des Barbares. Il eft aifé de voir

que *Stilicon* ne pécha point par ignorance , mais qu'il sacrifioit tout à l'ambition qui le perdit.

C H A P I T R E X X V I .

L'intérêt du Favori, lorsqu'on délibere sur la guerre, est de laisser au Maître le droit de se décider pour ou contre : Et s'il est forcé de dire son avis, il fera sagement d'incliner vers la paix.

LE Courtisan, comme je l'ai déjà dit, s'abstiendra, s'il est sage, de donner au Souverain des conseils hazardeux. Car si l'issue n'est pas favorable, c'est la faute du Conseiller ; si l'entreprise réussit, c'est l'effet du bonheur ou de la prudence du Prince. Ainsi juge-t-on à la Cour. Le Peuple lui-même part de ce principe. Il ne vous fait gueres plus de grace que le Maître : celui-ci, ou vous accuse, s'il échoue, ou vous oublie, s'il prospere : celui-là vous juge sage ou imprudent, selon que vous êtes heureux ou malheureux.

On ne parloit à la Cour que des honteuses conditions passées avec les Goths. *Olympius* auteur de la disgrace de *Stili-*

con croyant devoir marcher à la fortune par une route opposée , troubla la paix au mépris des Traités attestés en vain par *Alaric*. Après avoir quelque tems fait la guerre sous de mauvais auspices, une foule d'ennemis secrets s'éleverent contre lui. Contraint de céder aux accusations des Eunuques alors tout-puissans auprès des Empereurs, il s'enfuit, non sans danger de sa tête, aux extrémités de la Dalmatie.

Lorsqu'un Prince met en délibération s'il fera la guerre, l'intérêt du favori est de présenter sous des couleurs égales les avantages & les inconvéniens ; & de laisser au Maître le droit de se décider pour ou contre. Si cependant on se voit forcé de dire son avis, le plus sage, selon moi, est d'incliner vers la paix, à moins que les circonstances présentes n'exigent évidemment le contraire, ou que des raisons personnelles & puissantes ne nous fassent desirer qu'on prenne les armes. Car il faut quelquefois s'exposer par prudence, & risquer un mal incertain pour un bien dont on est sûr.

Après la disgrâce d'*Olympius*, *Jovius* son successeur, quoique porté pour la guerre, seignit longtems de préférer la paix.

Entré dans Rheims pour y conférer avec Alaric, il envoya à l'Empereur les conditions du Roi des Goths. Il y joignoit des lettres particulieres où il conseilloit d'offrir à *Alaric* le commandement des armées, pour le rendre plus raisonnable sur les autres articles. *Honorius* répondit qu'il n'avoit garde d'abandonner un pareil poste à un étranger, moins encore à un Ennemi; & qu'on le verroit plutôt consentir à devenir son tributaire. *Jovius* rendit cette réponse au Roi *Alaric* qui piqué du mépris que l'Empereur faisoit de sa personne & de ses forces, rompit absolument les nœuds encore mal assurés d'une Paix chancelante. *Jovius* retourne à son maître & lui fait part des dispositions d'*Alaric*. *Honorius* indigné s'oblige par serment lui & ses Peuples de faire aux Goths la guerre à toute outrance. Ainsi *Jovius* se purgea du reproche d'avoir enfreint le Traité, en rejetta la haine sur l'Empereur, & gagna de plus l'amitié d'*Alaric* à qui il avoit paru vouloir procurer le commandement des troupes de l'Empire. Par cette conduite rusée & politique ce ministre adroit accrut infiniment son crédit & sa fortune.

Ces exemples de prudence achevée sont aussi rares que merveilleux. On feroit

un bien plus gros livre des erreurs & des fautes que commettent tous les jours les plus habiles Courtisans. Mais ce livre seroit immense, & plus on écriroit, plus on trouveroit à écrire. Il suffit d'en avoir donné quelques traits des plus frappans. L'utilité des exemples ne consiste pas dans le nombre, mais dans le choix & l'excellence.

C H A P I T R E XXVII.

Revue des moyens artificieux dont les Courtisans se servent pour diminuer le crédit de leurs Rivaux, ou pour les perdre entièrement.

NOus avons vu par quelles fautes les plus communes nous nous perdons souvent nous-mêmes. Nous allons passer en revue les moyens dont nos ennemis se servent pour nous détruire.

Les Ennemis d'un homme en place l'éloigneront de la Cour par un prétexte honorable, ou le rendront suspect au Prince, ou forceront par leurs murmures le Prince à s'en défaire.

L'éloignement honorable est de diverse nature. On permet aux uns d'en pren-

dre le prétexte pour colorer leur exil. D'autres donnent de bonne foi dans le piège, & se laissent éloigner de la Cour, sur l'appas d'un lointain glorieux.

Tel fut *Hagiothéodorite*, que *Stippiote* éloigna adroitement du Palais de *Manuel Comnene*. Une grande dispute s'étant élevée dans le Péloponese entre *Michel* & *Balsamon*; *Stippiote* persuada à l'Empereur que cette querelle s'apaiserait s'il donnoit le commandement de cette province à *Hagiothéodorite*. Celui-ci, dans la vue d'être utile à *Balsamon* son parent, reçut cette grace avec joye, sans songer que *Stippiote*, en son absence, alloit s'emparer du gouvernement des affaires.

C'est quelquefois un coup de politique de sçavoir se retirer dans quelque port éloigné, tandis que l'orage gronde à la Cour. Ceux donc qui craignent d'irriter par leur présence des ennemis puissans & accrédités, font sagement alors de rejoindre leurs départemens & de se rendre aux postes qui leur sont confiés: C'est ce que fit *Agrippa* qui craignant de se perdre en résistant à *Marcellus* céda aux circonstances & partit pour l'Asie, sous prétexte d'affaires pressantes, qui le rappelloient dans son gouvernement.

Tibere redoutant le crédit de *Caïus Cé-*

far, se retira à Rhode sous le motif spécieux de s'adonner à l'étude des Lettres, & obtint par sa Mere d'y aller en qualité d'Envoyé d'*Auguste*.

Si vous désespérez d'écarter par son propre mouvement un homme dangereux, il faut avoir recours au Prince, & lui faire entendre que tel homme est seul capable de remplir telle place éloignée.

Souvent au contraire il importe d'oter de sa Province un Ennemi puissant par l'autorité qu'il s'y est acquise, & de l'envoyer à la Cour, où transplanté, pour ainsi dire, & confondu avec les autres Courtisans, il se trouve dans l'impuissance de nuire. Ceux donc qui ont quelque chose à craindre de lui feront sagement de l'attirer auprès du Maître. C'est l'artifice dont *Apelles* se sert dans *Polibe* pour détruire l'autorité de *Taurion* dans le Péloponese.

Ainsi *Darius* par le conseil de *Méga-byze* rappella auprès de lui *Hiestée* Gouverneur d'Ionie, non pour employer de plus près ses services, mais au contraire pour diminuer son pouvoir excessivement accru vers les confins de son Empire.

Si ces Courtisans adroits qui éloignent de la Cour leurs concurrens se contentoient par là d'étendre leur propre pou-

voir, ils gagneroient beaucoup à la comparaison des Courtisans pervers. Mais ces ruses politiques font souvent une complication de forfaits.

Sous l'Empereur *Constance*, *Arbétion* procura à *Sylvanus* Commissaire-général de l'Infanterie le département des Gaules, où il le fit envoyer pour défendre cette province des insultes des Barbares. Lui, cependant jouissoit de l'absence d'un rival, qu'il chargeoit du poids d'une entreprise épineuse. *Sylvanus* partit. Ses manieres douces & populaires lui gagnèrent l'affection des Gaules. C'étoit où l'attendoit *Arbétion*, qui le rendit suspect à *Constance*, & vint enfin à bout de le perdre.

Tel fut à-peu-près le sort d'*Urficin*, Lieutenant-général de la Cavalerie sous le même Empereur. L'Eunuque *Eusebe*, & quelques autres Courtisans avoient juré sa ruine. Pour mieux lui cacher leurs démarches, ils le firent envoyer vers les confins de la Perse. Après l'avoir comme oublié dix ans consécutifs, ils lui donnerent pour Successeur *Sabinien* homme sans génie, sans expérience, & incapable d'un tel Emploi. Sur ces entrefaites, un bruit s'étant répandu que les Perses se préparoient à

la guerre , on ordonna à *Urficin* de rester auprès de *Sabinien* en qualité d'Assesseur. Toutes ces batteries dressées , *Eusebe* fit si bien en Cour que tous les bons succès étoient attribués à *Sabinien* & tous les mauvais à l'imprudence de son Collègue. Le malheureux *Urficin* porta la peine des fautes d'autrui ; & déchu entièrement de ses dignités , il mourut dans l'oubli , où il auroit mieux fait de toujours vivre.

Le règne de ce même Prince fut celui des ruses criminelles. *Rufin* chef des Cohortes Prétoriennes fut envoyé pour appaiser une sédition élevée parmi les Soldats. L'objet de cette commission étoit de l'envoyer à une mort certaine.

Clitus se plaignoit qu'*Alexandre* ne l'avoit envoyé contre les Sogniens que pour se défaire de lui sous un prétexte de gloire.



C H A P I T R E XXVIII.

La plus détestable , & la plus ordinaire manœuvre du Courtisan envieux , est de calomnier ses concurrents. Ruses diverses du Calomniateur.

Tels sont les moyens dont les ennemis, les envieux & les concurrents de Cour se servent pour donner atteinte à la faveur dont nous jouissons, & souvent pour nous perdre. Mais s'il est bon d'être au fait de ces sortes de ruses pour s'en préserver, il importe encore plus de connoître de quelle manière ils viennent à bout de nous rendre suspects & même odieux au Souverain. Ils suivent pour y réussir deux routes presque toujours sûres, la calomnie & la louange.

Pour être en garde contre eux, suivons-les dans leur manœuvre. Les calomniateurs adroits prennent ordinairement deux précautions; l'une de choisir des griefs de nature à pouvoir nuire; l'autre d'examiner si le Prince n'a pas les mêmes reproches à se faire qu'à l'accusé. Sur le premier point ils prennent conseil du

tems, des circonstances, des intentions de la Cour &c. ; sur le second, ils ont égard à la conduite & aux mœurs du Prince.

Les calomnies les plus frayées, & les plus connues par le malheur des Grands, sont celles qui les accusent de trames secrètes, de mépris pour le Maître, de désobéissance à ses ordres. Ajoutez y la médisance & l'ironie, injures les plus cruelles qu'on puisse faire aux Rois.

Les calomnies prennent une apparence de vérité quand celui qu'on accuse est déjà taxé d'arrogance & de quelque autre défaut haïssable ; ou même quand ce défaut se rencontre dans sa famille, dans ses amis, dans ses domestiques. Si le Prince est déjà prévenu contre un Courtisan par un reproche de ce genre, il sera aisé de lui supposer des lettres ou des discours qui, quoiqu'inventés, prendront crédit, & dont la vraisemblance le perdra.

La calomnie la plus dangereuse est celle qui pose sur un fondement réel ; comme d'interpréter d'une façon odieuse les discours & les actions d'un Courtisan. Il s'expose à ce péril ou en laissant échapper des paroles peu circonspectes, ou en donnant dans le piège que des ennemis

lui tendent pour le faire agir ou parler imprudemment. La Cour est remplie de gens dangereux qui par un artifice détestable vous forcent à dire ce que vous pensez le moins, & tirent de vous-même le témoignage d'une calomnie atroce. D'autres, après vous avoir donné un conseil téméraire, se servent de ce trait même, pour vous porter atteinte & pour vous perdre sans ressource.

Sous l'Empire de *Basile*, un Moine qui passoit pour magicien parvint à se faire aimer de l'Empereur, dont le fils rendit en haine à ce Moine ce que son Pere avoit pour lui d'affection. A force de flatteries, de soumissions, de témoignages de zèle, il vint à bout de vaincre la répugnance de ce jeune Prince, & même d'avoir quelque crédit sur son esprit. Il lui conseilla donc de ne point aller à la chasse avec son Pere, sans porter sur lui un poignard caché pour se défendre en cas de trahison. L'imprudent se laisse persuader; aussi-tôt le Moine court à l'Empereur, & accuse ce fils crédule d'un horrible complot contre les jours de son Pere. Il allegue pour preuve le poignard, qu'on trouve effectivement sous l'habit de l'accusé. L'apparence du mal en impose. Victime de l'imposture, il est

traîné en prison, d'où il ne sort enfin que par les instances réitérées des Grands de la Cour, dont heureusement il s'étoit fait aimer.

Sous *Valentinien*, *Aëtius* accusa le Comte *Boniface* auprès de *Placide* mere de l'Empereur. Il le chargeoit du crime de trahison & pressoit cette Princesse de le faire rappeler promptement d'Afrique dont il avoit le Gouvernement, & où son pouvoir commençoit à se faire redouter. En même tems, il écrit à l'accusé qu'on l'avoit noirci à la Cour, & que c'étoit pour cette raison qu'on vouloit l'y rapeller; qu'il se donnât bien de garde d'y revenir, s'il étoit curieux de sa conservation. Le Comte crut tout aveuglément, & loin d'obéir aux ordres de ses Maîtres, il apella à son secours *Gontare* Roi des Vandales & son fils *Genseric*, tous deux puissans en Espagne, pour les opposer à ceux qui vouloient sa perte; ce qui donna occasion à ces deux Princes de s'emparer de la Mauritanie. La ruse fut enfin découverte; & *Placide* pour mieux venger l'innocence opprimée lui permit la voye du Duel. *Aëtius* fut vaincu & sur le champ congédié de la Cour.

On peut comparer à ce trait celui de

Samonas qui voulant perdre *Andronic* Général des armées Romaines contre les Sarrazins, lui fit écrire par un ami de se méfier d'*Hymérius* qui s'apprétoit à l'accuser auprès de l'Empereur. *Andronic* prit pour vérité l'imposture de ce traître, quitta *Hymérius*, & s'empara d'un château fortifié. *Samonas* eut alors beau jeu pour le noircir. On envoya à sa persuasion des troupes contre le Rebelle, qui le repoussèrent ainsi que les Sarrazins par delà les bornes de l'Empire.

Arbétion dont nous avons parlé ci-dessus usa encore d'un stratagème remarquable par sa perfidie. Voyant que *Sylvanus* étoit mal dans l'esprit de *Constance*, & craignant que de retour à Constantinople, il ne vînt à se justifier, il fait charger un certain *Apodamius* sa créature d'une lettre de l'Empereur à *Sylvanus*, par laquelle on le rappelloit à la Cour. *Apodamius* part pour les Gaules, & supprimant la lettre, il dit à *Sylvanus* qu'il couroit un très-grand danger. Celui ci se croyant forcé de pourvoir à sa sûreté, fit pour se sauver tout ce qu'il falloit pour se perdre.

Mais c'est trop oublier *Séjan* qui étoit extrêmement versé en cette sorte de ruse, ainsi que dans tous les autres artifices

ees de Cour. Pour rendre *Agrippine* suspecte à *Tibere*, il lui suborna quelques amis, à qui il ordonna de flatter son ambition & d'enfler ses espérances. Il corrompit jusqu'à des Parens de cette Princesse pour éguillonner sa passion de dominer, par des discours hardis & affectionnés. *Claudia Pulchra* sa Cousine est citée devant *Tibere*, & par des plaintes atroces aigrit cet esprit méfiant déjà prévenu contre *Agrippine*. Non content de toutes ces ruses, *Séjan* va plus loin. Il a soin d'aposter des gens affidés qui sous prétexte d'un zèle particulier pour cette Princesse l'avertissent de se défier de *Tibere*, & sur-tout de se mettre en garde contre le poison dont elle étoit menacée si elle mangeoit avec lui. La crédule *Agrippine* intimidée par ces fausses confidences, à quelques jours de là refusa d'accepter un fruit de la main de l'Empereur; ce qui n'indisposa pas médiocrement ce Prince facile à irriter. *Agrippine* & ses Enfans se virent bientôt garder à vue par le conseil de *Séjan*, qui par ses créatures la faisoit solliciter de se réfugier chez les Germains, ou d'aller dans la place publique embrasser la statue d'*Auguste* & demander la protection du Peuple & du Sénat.

On lit encore dans le même *Tacite* par quel crime l'artificieux *Séjan* vint à bout de perdre *Titius Sabinus* dans l'esprit de *Tibere* : ruse infâme , mais instructive. Je vous renvoye aux paroles de cet admirable Historien au quatrieme Livre des Annales.

C H A P I T R E XXIX.

Faux témoignages, fausses accusations, ressorts toujours pernicieux, même à ceux qui les font jouer. Exemples cités en preuve.

JE vais rapporter quelques exemples de fausses Lettres, de faux témoignages, en un mot de fausses accusations ; ressorts toujours pernicieux , souvent même à ceux qui les font jouer.

Firminus Catus Sénateur vendu à *Tibere* s'unit avec *Libon* d'une liaison fort étroite, pour le faire courir à sa ruine. Remarquant dans ce jeune homme beaucoup d'imprudence & de vanité, il le fait initier dans les mysteres des Caldéens & le fait donner tête baissée dans les erreurs de la magie, & dans l'interprétation des songes. De plus, il ne cessoit de faire

sonner à ses oreilles les grands noms de sa Race, & *Pompée* son Bisayeul, & sa tante *Scribonie*, & les *Césars* ses cousins, & Rome, & tout l'Empire remplis des portraits de ses ancêtres. Pour couronner l'œuvre, il le pousse à d'énormes dépenses, lui fait contracter mille dettes ruineuses, le plonge dans tous les désordres, & s'y plonge avec lui. L'infâme *Catus* fait ensuite accuser la victime par *Flaccus Vesularius* Chevalier Romain. L'indécence de sa conduite ne justifioit que trop les griefs du Délateur. Le malheureux *Libon* n'échappa au supplice qu'en se donnant volontairement la mort.

Camatérus Logothete avoit accusé *Stippiote* de trahir l'Empereur & d'avoir comploté de livrer la Sicile. Pour donner à cette accusation quelque vraisemblance, il fit cacher l'Empereur dans un coin du Palais. *Stippiote* étant entré, il s'entretint avec lui & le mit à dessein sur le chapitre de la Sicile. Celui-ci ne se croyant pas écouté laissa échapper bien des paroles hardies qui ne manquèrent pas de déplaire à l'Empereur. A cette ruse, *Camatérus* en ajouta une autre. Il fit mêler des Lettres contrefaites, dans les papiers de *Stippiote*. L'Empereur les fit saisir. L'accusé fut condamné sur ces

indices, & eut les yeux crevés; supplice assez commun alors envers les criminels d'Etat.

Le moyen des Lettres supposées a été fort longtems en vogue. Il paroît cependant s'être aboli. Il est naturel de penser que la bassesse qu'il y a à l'employer, & les dangers qu'on rencontre à sa suite, n'ont pas peu contribué à l'anéantir. Il étoit d'une grande force pour jeter dans l'esprit des Princes des soupçons très-violens & pour y graver de longues impressions. Aussi ceux des Courtisans qui se connoissoient le mieux en disgraces prochaines, prenoient alors le parti de se retirer de la Cour, & n'attendoient pas la tempête. Car ceux qui outrés de l'injure qu'on leur faisoit cherchoient à venger leur innocence, achemoient de la perdre dans l'esprit du Prince, ou se révoltoient entièrement, & couroient d'eux-mêmes au précipice.

Les faux témoignages sont encore un moyen presque infallible pour faire réussir la calomnie. C'est la grande ressource de ceux qui nous accusent de trahison, & de crime de lèse-majesté. Les Domestiques sont l'espece de gens qu'on a le plus souvent employés à cet usage, parcequ'en matieres d'Etat, leur dépo-

sition est d'un grand poids contre leur Maître.

Sous le Regne d'*Arcadius*, *Eutrope* qui cherchoit à ruiner *Timase* corrompit par caresse & par argent son Client, où plutôt son ami *Bargus*, & l'engagea à accuser *Timase* d'avoir des desseins sur l'Empire. *Bargus* vendit sa foi à *Eutrope*, & son accusation trouva créance entière. Sa liaison intime avec son Bienfaiteur fit croire aisément qu'il ne l'auroit pas accusé, s'il n'eût été effectivement coupable.

Néron au mépris de *Tigellin* avoit nommé *Pétrone* arbitre du goût & de la délicatesse. *Scévinus* ami de *Pétrone* complota contre *Néron*. *Tigellin* qui ne cherchoit qu'à se venger de son Rival, corrompit un Esclave dont le témoignage servit encore plus contre *Pétrone* que ses liaisons avec *Scévinus*.

Il n'est point d'innocence qui puisse tenir contre de fausses Lettres & de faux témoins: aussi les Loix ne peuvent-elles établir des peines trop rigoureuses pour les réprimer.

C H A P I T R E. XXX.

L'affection du Prince pour l'Accusateur l'embardit à la calomnie & donne du poids à ses accusations.

L'affection du Prince pour l'accusateur donne un grand crédit à la calomnie. C'est ainsi que *Séjan* se servit de *Julius Posthumus* intime ami de *Livie* pour inspirer à cette Princesse de la haine contre *Agrippine*.

La calomnie a double force contre ceux qui sont déjà suspects au Prince. Alors l'accusateur non seulement peut nuire à son Rival, mais encore s'élever sur ses ruines.

Les Courtisans de *Vitellius* n'osèrent attaquer *Blésus* avant d'avoir vu clairement baïsser la bienveillance du maître pour ce favori. Ils attaquèrent son crédit dans le déclin, & réussirent d'autant plus à souhait que le frère de l'Empereur seconda leurs poursuites & leurs accusations.

Gracchus élevé dans le Palais de *Tibere*, se hâta pour lui faire sa cour, d'accuser *Cornelius Silla*, déjà suspect dans l'es-

prit de ce Prince. *Tigellin* depuis imita cette conduite envers le même *Silla* & *Plautus*.

„ *Tigellin*, dit *Tacite*, employoit tous
 „ les jours la perfidie & la trahison,
 „ ses ruses familiares, pour associer l'Em-
 „ pereur à ses forfaits. Il fonda long-
 „ tems ses terreurs, & connut que ce
 „ Prince redoutoit particulièrement *Sil-
 „ la* & *Plautus*, tous deux exilés depuis
 „ peu, le premier dans les Gaules, &
 „ l'autre en Asie. Le voilà aussitôt oc-
 „ cupé à exagérer leur crédit, leurs
 „ liaisons, leur pouvoir & leurs intelli-
 „ gences secretes dans les troupes Ger-
 „ maniques & dans celles d'Orient. *Sil-
 „ la* est pauvre, ajoutoit-il, & c'est pré-
 „ cisément ce qui le rend plus audacieux.
 „ Il ne feint l'inaction que pour mieux
 „ saisir l'occasion de remuer. Pour *Plau-
 „ tus*, il a une telle confiance en ses for-
 „ ces qu'il ne se met pas même en pei-
 „ ne de cacher ses mouvemens.



C H A P I T R E X X X I .

Les vices du Prince fournissent quelquefois aux Délateurs le trait le plus dangereux contre ceux qu'ils veulent perdre.

UN Ne accusation légère nuit quelquefois plus infailliblement qu'une plus grave.

L'Eunuque *Eusebe* , comme vous l'avez vu , avoit accusé *Ursicin* . Craignant ensuite de manquer de preuves assez convaincantes d'un crime capital , il affoiblit lui-même les torts imputés ; & commuant cette accusation atroce en de légers griefs , il fit relâcher le coupable . Celui-ci se crut redevable de la vie à l'amitié de l'Eunuque , Ennemi d'autant plus dangereux qu'il perdoit plus sûrement son Rival par ce ménagement simulé , & qu'il l'étouffoit , pour ainsi dire , en l'embrassant . Car il fit exiler l'infortuné *Ursicin* & ne cessa de le charger de crimes auprès de l'Empereur , à l'abri même de ce prétendu bienfait .

Ceux qui prêtent à leurs ennemis des propos injurieux contre le Prince , trou-

vent bien plus de créance si le Prince les mérite effectivement.

„ *Crispinus*, dit *Tacite*, accusa *Capion*
 „ d'avoir mal parlé de *Tibere* ". Jamais
 accusation ne fut plus difficile à repousser.
 „ L'accusateur choissoit dans les vices
 „ du Prince les plus honteux & les plus
 „ connus. On imputoit donc volontiers
 „ à médifance ce qu'on sçavoit bien n'être
 „ pas une calomnie.

Plusieurs usent de ce stratagème pour reprocher aux Souverains leurs défauts avec impunité. Ce qu'ils n'osent prendre sur eux, ils en rejettent la haine sur un autre. Ruse coupable, dont la seule réflexion devoit suffire à un Roi vertueux pour fermer l'oreille aux Délateurs. Ceux qui accusoient un Citoyen de s'être élevé contre le meurtre d'*Agrippine*, marquoient moins leur zèle pour César que l'exécration de perdre un innocent.

Malheureux ces regnes de crimes, où la vérité est muette, & où le mensonge seul & la calomnie osent parler ! Malheur aux Rois dont la lâche complaisance ou les malignes inclinations encouragent l'imposture ! dignes en effet de n'écouter qu'elle, & d'être comme *Tibere* les fléaux de l'humanité. Autant cet Empereur haïssoit les reproches, autant

il aimoit les calomnies. Il se retira à Caprée pour fuir les censures, & pour recevoir les délations. Ce Prince corrompu ne pouvoit plus souffrir le séjour de Rome, où il étoit exposé à entendre parler vrai, & où il restoit encore quelques Patriciens zélés pour le bien public.

C H A P I T R E X X X I I .

Les louanges perfides d'un Courtisan font souvent autant de mal à ses Rivaux, que ses calomnies.

DE la calomnie, passons aux Eloges perfides. On en fait souvent usage à la Cour; & leur effet est presque toujours funeste. Rien de plus propre à attirer sur un Concurrent l'animosité & l'envie, que ces louanges traitresses & aprêtées par la haine.

C'est ainsi que *Fabius Valens*, pour perdre *Manlius* de deux manieres, l'accusoit en secret, & le louoit en public.

Alfonse Roi d'Arragon entendit un jour un Courtisan louer quelque autre avec excès. Il se tourna vers un de ses favoris, & lui dit: „ Cet homme en veut donc bien à celui dont il parle”. *Alfon-*

se ne se trompoit point. Six mois s'écoulerent à peine ; ce même Courtifan intenta une accusation des plus graves contre l'objet de ses louanges , & eût fans doute réuffi à causer fa ruine , fi le Roi n'eût été en garde contre la furprife.

Mutien craignoit d'attaquer *Antonius Primus* à force ouverte. Il l'accabla de louanges outrées en plein Sénat , & lui fit fecrettement de grandes promesses , lui montrant l'Espagne vacante par la retraite de *Cluvius Rufus*. En même tems il fit donner à fes amis des places de Tribuns & de Préfets. Enfin après l'avoir leurré d'un vain appas , il le priva tout-à-coup de fa plus grande force , en lui enlevant la feptieme Légion dont *Primus* étoit fort aimé.

L'Empereur *Julien* dit presque à chaque page que les Courtifans masqués font les ennemis les plus à craindre.

C'est souvent une adresse de louer quelqu'un pour déprimer un autre. *Plutarque* reproche à *Hérodote* d'avoir moins cherché à louer les Athéniens qu'à insulter au reste de la Grece.

Séneque dit quelque part que les Rois ont coutume de louer ceux de leurs Ministres qui font morts , pour rabais-

fer ceux qui vivent. Ainsi *Auguste* se répandoit en regrets fréquens sur la mort de *Mécène* & d'*Agrippa* pour reprocher à leurs successeurs leur peu d'attachement à ses intérêts.

Le même *Auguste* offensé contre *Ti-berre* & demandant pour lui au Sénat la puissance Tribunitienne, fit un discours assez honorable pour ce jeune Prince, de façon cependant qu'en parlant de ses mœurs il paroissoit l'excuser, & l'accusoit en effet.

Tous ces exemples doivent nous avertir combien il est important de sonder les intentions de tous ceux qui parlent de nous, soit qu'ils nous louent, soit qu'ils nous blâment.



C H A P I T R E X X X I I I .

Sous des Princes jaloux ou timides il est dangereux d'acquérir trop de gloire, & il est prudent de leur céder tout l'honneur de ses belles actions.

Souvent le Courtisan le plus sage tombera sous un Prince léger, défiant, envieux, avare, cruel, ou timide, qui mettra à chaque instant sa prudence en défaut.

Séneque tout excellent Politique qu'il étoit, succomba enfin sous le caractère dépravé de *Néron*. D'abord son esprit & ses richesses l'exposèrent à l'envie. Les calomnies vinrent ensuite, & acheverent de le ruiner totalement. Quelques-uns ont porté la défiance avec de pareils esprits au point d'aimer mieux s'attacher à décroître que de s'exposer à une chute presque certaine en s'élevant trop haut.

Publius Ventidius, après avoir vaincu les Parthes en trois combats & les avoir repoussés jusques dans la Médie, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il craignoit la jalousie de *Marc-Antoine*, sous les

auspices duquel se faisoit cette guerre.

Bélisaire en fit autant sous l'Empereur *Justinien*. Il craignit qu'une victoire complete, en lui attirant la faveur du Peuple & des Soldats, ne l'exposât à l'envie de la Cour, & à la disgrâce du Maître.

De pareils Courtisans consultent moins l'intérêt du Prince que leur propre sûreté: mais qui doit-on en accuser, que le Prince? Aussi *Mécène* recommandoit-il à *Auguste* de ne point faire un crime à ses Généraux de leurs défaites, & surtout de ne point envier leurs succès.

„ Car, disoit-il, plusieurs de ceux qui
 „ servent la République, craignant la dis-
 „ grace du Prince, n'ont osé s'abandon-
 „ ner à une noble hardiesse, & se sont
 „ trouvés contraints de préférer leur sé-
 „ curité à la gloire de l'Etat.

Imitez la conduite de ceux qui, pour éviter l'envie, se font un art de faire tomber sur le Prince l'honneur de toutes leurs actions. Plusieurs grands hommes ont été dans ce principe. *Agrippa* conseilloit aux Courtisans de prendre pour eux la peine d'une entreprise, mais d'en abandonner la réussite aux Princes.

Joab devant *Rabbatha*, ne voulut point presser le siège, que *David* ne fût arrivé.

Cratère attendit pour conclure la paix avec *Artacene* qu'*Alexandre* fût présent. *Julius Agricola*, au témoignage de *Tacite*, ne s'attribua aucun succès. Il en céda toujours l'honneur au Chef, dont il croyoit n'être que le bras.

Cette jalousie des Souverains contre leurs Ministres & leurs Généraux, quoiqu'injuste & honteuse à tous égards, a pourtant été le défaut des Princes les plus généreux; entre autres, de *Philippe* & d'*Alexandre*. Mais cette manie est bien plus dangereuse quand elle se rencontre chez un Roi à la suite des autres vices.

L'Empereur *Théodose*, second du nom, avoit confié à *Cyrus* le soin de joindre les deux mers de Constantinople. *Cyrus* exécuta l'ouvrage en soixante jours. Une promptitude si incroyable fit crier au miracle. On disoit assez hautement que le grand *Constantin* avoit autrefois bâti la ville & que *Cyrus* l'avoit reproduite. Cet éloge irrita tellement l'Empereur que c'en étoit fait de *Cyrus*, s'il n'eût échappé à sa vengeance en se faisant Moine.

Quiconque se rencontre avec des Princes de ce caractère, marche, comme on dit, sur un brasier caché sous la cen-

dre. Il doit donc redoubler d'attention, sonder les caractères, & n'avoir pas du moins à se reprocher d'être tombé par sa négligence.

On regarde communément comme un Phœnix de Cour un Ministre ou tout autre Courtisan qui après avoir joui d'une longue considération auprès d'un Prince, ne perd rien de son crédit chez son successeur. Ce n'est pas sans fondement. Celui qui aspire au premier rang de la faveur se rend nécessairement odieux aux plus grands de l'Etat, & l'on peut dire que qui monte au faite sous un regne se crée un précipice sous un autre.

D'ailleurs le Successeur du feu Roi tient à ses créatures dont il a dès long-tems éprouvé le zèle & les services. Pour leur faire place aux Dignités, n'est-il pas vraisemblable qu'il déposera les favoris du Règne précédent? N'y sera-t-il pas porté de lui même? N'y sera-t-il pas forcé par les instances & les brigues des Partisans de sa première fortune?

On en voit un petit nombre que l'intérêt de l'Etat, un mérite éminent, ou de grands services rendus tout récemment au nouveau Maître, maintiennent justement dans le poste qu'ils occupoient chez son Prédécesseur.

CHAPITRE XXXIV.

Précis ou récapitulation des préceptes donnés au Courtisan dans cet Ouvrage. Etre retenu, respectueux, complaisant, circonspect; mesurer ses forces à son devoir, & fuir l'envie.

L Es préceptes que j'ai donnés au Courtisan se raportent presque tous à ce petit nombre: à la retenue, au respect, à la complaisance, à la circonspection; à ne point se hasarder témérairement, à ne point mesurer son pouvoir à son crédit, mais ses forces à son devoir: en un mot, à fuir autant qu'il est possible ce fléau de la Cour, l'envie, dont la rouille s'attache toujours au mérite, & dont les traits sont si redoutables que bien des grands hommes, pour s'y soustraire, se sont exilés du Palais des Rois, & se sont livrés aux Belles-Lettres, aux Arts, à la Philosophie: Heureux & sages sans doute, si l'envie respectoit plus le sanctuaire des Muses que le char de la Fortune.

Cette furie quelquefois cachée se déce-
le souvent par son propre artifice; car si

la calomnie ne marche à sa suite, la louange alors, la louange perfide l'accompagne. Mais la calomnie fait surtout sa principale force. Les Princes ne sçauroient donc être trop en garde contre cette dernière, ni trop consulter ce portrait qu'en avoit fait *Apelle* & que *Lucien* nous a conservé. Je l'ai mis en vers, pour le mieux faire goûter au Lecteur.

O vous, arbitres des humains,
 Rois & Juges, qui dans vos mains
 Tenez & la Mort & la Vie;
 Rejetez loin de vous l'injuste Calomnie;
 Pour la connoître mieux consultez ce tableau
 Que d'*Apelle* autrefois a tracé le Pinceau.
 D'oreilles de *Midas* bisarrement ornée,
 Préside une *Thémis* d'ombres environnée;
 Ce Monstre est la *Crédulité*.
 On voit le *Souçon* d'un côté,
 De l'autre l'aveugle *Ignorance*,
 A ce Juge insensé demander audience.
 La *Calomnie* arrive au milieu d'eux,
 Belle par artifice, & riche de parure.
 La candeur regne dans ses yeux,
 Et sur sa bouche l'imposture.
 Le flambeau qu'elle tient brille de feux trompeurs,
 Tels que durant la nuit obscure
 Un Phosphore infidèle en offre aux voyageurs.
 De ses discours adroits interprète parjure,
 La *Vraisemblance* avec malignité
 Prend les traits de la *Vérité*;

Et la jalouse *Envie* au teint pâle & livide ;
 Lui prête un poignard homicide.
 Cependant ces cruels avec férocité
 Au pié du tribunal où l'attend sa sentence
 Traînent par les cheveux la timide *Innocence* ;
 Qui levant ses regards vers le Ciel irrité
 Des Dieux en soupirant atteste l'équité.
 Mais le Juge avec assurance
 La livre au bras de la *Vengeance* ,
 Et prononce l'arrêt que la *Fraude* a dicté.

Ceux qui nous portent envie nous accuseront ou de manquer des qualités nécessaires pour le service du Prince , ou nous en prêteront de plus propres à tel autre Emploi ; ou nous accuseront de quelque attentat ; ou releveront avec trop d'éclat une entreprise hardie , dans laquelle ils esperent nous voir échouer.

Pour répondre aux accusations injustes , il faut se faire un rempart de bonnes mœurs & de services essentiels. Pour prévenir les griefs vraisemblables , il faut peser scrupuleusement ses paroles , il faut régler sévèrement toutes ses actions sur la plus austere équité , & sur la prudence la plus circonspecte. Il faut aussi sonder l'intention de celui qui nous parle & lui cacher la notre. Si par malheur il nous échappe quelque discours offensant , il faut se hâter d'en réparer la faute en l'interprétant dans un sens favorable.

Si nous appercevons qu'on nous ait calomniés auprès du Prince, gardons-nous de nous éloigner de lui. Restons au contraire sous ses yeux le plus assidûment qu'il nous sera possible. L'absence est, dit-on, le tombeau de l'amitié; elle l'est aussi de la faveur. La présence est nécessaire pour repousser la calomnie. L'éloignement des accusés fait la moitié de sa force. Leur seule vue suffit souvent pour l'arrêter ou la détruire. Evitez donc d'être absent de la Cour; car c'est le tems que choisiront les délateurs. En vain alors prétendrez-vous vous disculper; le coup est porté, & quand la justification arrive, la calomnie a produit son effet.

Un Courtisan sage se fera des amis à la Cour pour écarter en son absence les traits de la médisance & de l'envie. Qu'il recherche surtout la bienveillance des gens les plus considérés par leur mérite & par leurs charges, de ces hommes si généralement estimés que leur suffrage soit une apologie. La Cour, il est vrai, offre peu d'amis sincères: on s'y fait une loi de se détruire mutuellement. Faites-vous donc aussi des amis d'intérêt, qui dans l'espoir de quelque service, ou par haine pour quelque adversaire

commun , épousent votre parti , moins pour vous que pour eux-mêmes.

C H A P I T R E X X X V .

Funestes suites du faste & de l'ostentation pour les gens de Cour.

Nous sommes quelquefois à la Cour nos plus grands ennemis. Ceux qui veulent nous perdre empruntent souvent de nous les moyens de nous nuire.

C'est ainsi que le faste & l'ostentation perdirent le Cardinal *Spinoza* Ministre d'Espagne sous *Philippe II*. Les Grands du Royaume pour le faire trébucher affectèrent de lui rendre des hommages extraordinaires, de l'appeler l'auteur de leur fortune & de lui déférer, pour ainsi dire, les honneurs souverains. Le Roi jaloux de sa puissance éloigna de la Cour l'imprudent Cardinal, qui jouit à peine deux ans d'un phantôme de crédit.

On voit par là que la retenue & la modestie sont à la Cour d'une grande utilité. Il est trop tard, à la vérité, d'y recourir après la disgrâce. *Séneque* ne gagna rien sur l'esprit de *Néron* lorsqu'après avoir perdu sa faveur, il se renfer-

ma chez lui en simple particulier. Rien ne lui sert, dis-je, de se jeter alors dans le sein des Muses, & de fermer sa porte aux Cliens sous prétexte de mauvaise santé. Il n'est pas toujours tems de devenir modeste.

Cependant quoique nous vous conseillons d'éviter avec soin le faste & le grand cortège, ne négligez pas pour cette raison de vous faire des Cliens & même en grand nombre, mais discrets & solides, non pour décorer votre char, mais pour soutenir votre châte.

C H A P I T R E X X X V I .

Maximes à suivre dans les graces que l'on demande au Prince, dans le refus qu'il en fait, dans les commissions qu'il donne &c. Conduite envers ceux qui ont encouru sa disgrâce.

C'Est sans doute un des plus beaux avantages d'une haute fortune de la partager avec d'autres & de faire rejaillir sur ses amis la faveur où l'on est monté. Mais faites bien attention que s'il est louable d'agir ainsi, il seroit pernicieux de le faire sans discernement &

sans précaution. Songez que tout ce que le Prince accorde aux autres en votre faveur , il croit l'accorder à vous-même. En second lieu , à moins que votre crédit ne soit immense , il n'est gueres prudent de le diviser : Et puis , que ne risquez - vous point à recommander au Prince des gens qu'il ne connoît pas bien & que souvent vous connoissez mal ?

Ne prêtez point sans choix un indiseret appui ,
Ou craignez de rougir des sottises d'autrui.

Ne demandez rien que de juste. Consultez le moment , sondez l'humeur & l'inclination du Prince , ne compromettez point ses intérêts , ne risquez point le votre. S'il vous accorde votre demande , faites éclater une vive reconnaissance ; si vous êtes refusé , dissimulez votre chagrin ; dissimulez ce refus même.

Si le Prince vous donne quelque ordre difficile à exécuter , faites en sorte de l'avoir par écrit , & bien circonstancié ; faites-lui voir au long toutes les difficultés qu'entraîne une telle entreprise. Si la commission n'est point de nature à pouvoir être confiée au papier , & qu'elle exige un plus grand mystere ; au moins ,

répétez mille fois au Prince que c'est par son ordre exprès que vous allez agir. Cette précaution peut rarement déplaire ; elle ajoute même un mérite à l'obéissance, premier devoir du Courtisan.

Ne croyez jamais au dessous de vous d'obéir aux Souverains, même dans les moindres objets. En politique, comme en amour, les minuties menent au but. Le Maître ne juge point de votre obéissance par la nature de l'ordre qu'il vous donne, mais par le droit qu'il a d'être obéi dès qu'il commande.

Ecoutez attentivement tout ce que dit le Prince ; conformez votre air, votre geste, vos regards, aux impressions qu'il semble lui-même éprouver. N'affectez cependant, si le cas ne l'exige, ni tristesse, ni rêverie, ni contrainte en l'écoutant. Par les précautions qu'exige le silence à la Cour, jugez de celles qu'il faut prendre pour y parler.

Lorsqu'un Courtisan disgracié viendra se plaindre à vous de son infortune, témoignez-lui la part que vous prenez à son malheur, & conseillez-lui de se taire, & de patienter. Donnez-lui en même tems quelques espérances modestes, & faites-lui voir son infortune beaucoup moindre qu'il ne la voit. Mais ne lui parlez sur

toutes ces choses qu'avec une extrême réserve. Souvent celui qui vient vous trouver pour vous faire le confident de sa disgrâce, ne cherche qu'à vous sonder & à vous faire dire quelque parole indiscrette dont il se servira dans l'occasion pour vous perdre. D'autres sont réellement malheureux ; mais par imprudence, ou par ingratitude, ils révèlent par la suite ce que la compassion vous a fait hazarder.

Prenez encore grand soin de retenir vos Domestiques dans un grand respect pour le Prince & pour ses favoris. Plus d'un maître sous *Tibere* a souffert des fautes de son Esclave ou de son Affranchi.

La principale sagesse du Courtisan consiste à prévoir son déclin, & à sentir que le Prince n'est plus le même à son égard. Celui qui a l'adresse de présager ce changement, doit bien se garder de briser son lien en désespéré ; mais il doit céder pour quelque tems aux vents contraires, jusqu'à ce que l'orage soit enfin calmé. Plusieurs par cette conduite sont rentrés en faveur ; sur-tout lorsqu'oubliant l'injure qu'ils ont reçue, ou feignant de l'oublier, ils ont attendu le retour du Maître à son premier penchant.

C H A P I T R E X X X V I I .

Le Courtisan, pour bien juger de la solidité de son crédit, doit s'appliquer à connoître ce qui le rend agréable au Prince.

Pour juger sainement du crédit où l'on est à la Cour, il ne suffit pas d'avoir une connoissance exacte du caractère du Prince, du nombre des amis qu'on s'est fait, & des ennemis qui nous traversent. L'essentiel est de sçavoir au juste pour quelles raisons le Prince nous aime. Il est évident que si ces motifs viennent à cesser chez nous, ou se trouvent plus puissans chez un autre, notre crédit tombera entièrement, ou souffrira une grande altération.

Ce n'est pas une science facile que celle de connoître les raisons qui nous font plaie. *Aufone* en rapporte la cause au *bonheur*, dont personne ne connoît la source. Cependant, on peut dire que le penchant qu'ont pour nous les Princes, vient ordinairement ou d'une sympathie d'humeur, ou des services rendus, ou des mœurs estimables, ou d'une obéissance aveugle & d'une fidélité à toute épreuve.

L'inclination produite par la conformité de caractères ou par l'estime des mœurs est en même tems la plus vive & la plus fragile. J'en ai apporté plusieurs causes. L'esprit des Rois est journalier; les affaires, les années, les circonstances, changent insensiblement leur naturel. D'ailleurs, il est difficile que deux hommes foyent tellement de même trempe qu'ils ne different en rien; & le point par où ils contrastent est quelquefois plus puissant pour les désunir, que tous ceux par où ils se ressemblent ne le sont pour les attirer.

On compte un petit nombre de Courtisans qu'un bonheur si suivi accompagne, qu'on ne les voit pas s'écarter un seul instant des traces du Prince. Ceux-là, je l'avoue, n'ont pas besoin de préceptes si ce n'est peut-être de celui-ci: „ Que
 „ le bonheur est inconstant; & qu'il est
 „ prudent de ployer les voiles avant que
 „ l'orage commence à se déchaîner.



C H A P I T R E X X X V I I I .

Les Princes aiment mieux payer un service que l'on peut leur rendre , que de récompenser un service rendu. Circonstances où l'on peut tirer parti de cette disposition.

LEs bienfaits envers les Princes sont quelquefois pour eux autant d'injures , surtout lorsqu'ils sont de nature à ne pouvoir être acquités. L'oubli & la haine en sont alors la récompense. La plupart des Rois n'aiment à devoir à personne , encore moins à leurs Sujets. Ils vont même jusqu'à fuir la présence de leur bienfaiteur , comme un reproche d'ingratitude ; ce qui rend la condition d'un pareil Sujet fort à plaindre. Lorsqu'il a rendu au Souverain quelque service important , il n'ose en demander le prix , de crainte de paroître n'avoir agi que dans l'espoir d'une récompense. Cependant le Prince à qui tout bienfait est à charge , diffère chaque jour à s'en montrer reconnoissant ; jusqu'à ce qu'un long espace de tems en ait abolie la mémoire dans son esprit ; jusqu'à ce que vous-même n'y pensiez plus.

Plusieurs Courtisans ont reconnu l'importance de cette maxime, & ont pris le parti de *battre*, comme on dit, *le fer quand il est chaud*. Ainsi lorsqu'ils se sont sentis propres à être de quelque utilité à l'Etat, ils ont fait un marché honorable & n'ont rien exécuté que dans la certitude du prix convenu. Ils sçavoient que les Princes entendent plutôt raison sur un bienfait à recevoir, que sur un service à récompenser; qu'il y a plus d'avantage à être leur obligé qu'à leur rendre un bon office; qu'ils aiment mieux favoriser gratuitement que par devoir; qu'ils haïssent même toute sorte de devoir, & tous ceux envers qui ils en ont à remplir.

C H A P I T R E X X X I X .

L'amour, la cruauté, l'avarice des Princes causent souvent la ruine du Courtisan qui s'est élevé en servant bassement ces mêmes passions.

JE vais encore parler de quelques passions des Princes; non de toutes, parceque toutes ne sont pas également propres à concourir à la fortune du Courti-

fan. J'en traiterai seulement trois principales: l'amour, la cruauté, & l'avarice.

L'amour est la plus forte des passions & en même tems la moins constante; & quoique les Princes aiment en tout tems, ils n'aiment pas toujours le même objet. Cependant plusieurs Courtisans se sont élevés par cette voye incertaine au faite de la fortune. On a vu des Grands même, qui n'ont pas fait difficulté de donner leurs femmes en échange à la faveur. C'est ce que fit *Othon* & ce qui ne lui réussit pas; car *Néron* pour plus grande sécurité l'écarta de la Cour comme un concurrent incommode.

D'autres, pour gagner les bonnes graces du Maître, se sont rendus les complices & les ministres de ses crimes, comme *Tigellin*. Mais les Rois, je dis ceux à qui les crimes ne coûtent rien, se font aussi très-peu de scrupule de livrer à la fureur publique ces vils instrumens de leurs passions. Témoin *Rémire d'Orco*, l'exécuteur de toutes les cruautés de *Borgia*, & que ce Prince fit ensuite mourir pour le punir de ses propres forfaits.

Parcourez l'histoire, & vous verrez que rarement les Princes se piquent d'être fideles à leurs complices; soit qu'ils

voient avec peine devant eux les témoins de leurs crimes, soit qu'ils croient avoir tout à craindre de ceux dont la main est déjà faite aux attentats.

Néron le plus cruel des Tyrans haïssoit *Anicétus*, dont la présence sembloit lui reprocher son parricide.

L'avarice est de tous les penchans le plus immuable. Elle ne change point d'objet comme la passion de l'amour; & l'âge, au lieu de la diminuer, la fortifie. Elle n'est gueres moins odieuse que la cruauté; mais elle est tolérée bien plus longtems. Quelque dures que soient les exactions, il est aisé d'en couvrir l'injustice par le prétexte du bien public, de l'œconomie, & d'une urgente nécessité. Les Ministres d'un Prince avare paroissent donc certains d'une longue faveur pourvû qu'ils ne révoltent point le Peuple par des dehors sévères & chagrins, & qu'ils n'encourent pas la jalousie du Prince lui-même, en se réservant la meilleure partie du butin.

L'humeur farouche rend un Ministre haïssable aux Sujets; & cette haine rejailit bientôt sur le Maître. Celui-ci, pour prévenir l'effet, sacrifiera la cause. Tel est ordinairement le fruit d'une exaction sévère & insatiable.

L'histoire de France offre des exemples mémorables des revers où se font exposées ces sangsues publiques. Elle nous les fait voir quelque tems au comble des grandeurs & de l'arrogance ; mais l'issue de leur vie est presque toujours une catastrophe sanglante.

Sous *Philippe le Bel*, Paris vit étrangler un Contrôleur des finances. Sous le successeur de ce même Roi, *Enguerant de Marigny* éprouva le même sort. Je ne finirois pas si je rapportois la fin tragique de tous ces fléaux du Peuple, qui, après avoir long-tems effrayé la terre, l'épouvantent encore par leur châ-timent.

C H A P I T R E X L.

Il faut céder en tout aux Princes, même en fait de science & d'esprit. Conclusion de cet ouvrage : Qu'il est difficile de s'établir à la Cour, & plus difficile encore de s'y maintenir : Que dans son élévation le sage Courtisan doit prévoir sa chute & faire une retraite honorable.

LE plus grand danger que puisse courir le Courtisan dont les goûts se trouvent

trouvent conformes à ceux du Prince ;
c'est de vouloir lutter avec lui.

Asinius Pollion étant un jour sollicité de répondre à des vers assez mordans où *César Auguste* l'avoit attaqué , répondit fagement qu'il n'avoit garde d'*écrire* contre celui qui pouvoit le *proscrire*.

L'Empereur *Adrien* disputant un jour avec le Philosophe *Favorinus*, on fut surpris de voir le Sage réduit au silence par le Prince. Ses amis en demanderent la cause. Pouvez-vous, leur dit-il, vous étonner que je sois vaincu par un homme qui commande à trente Légions ?

De tout ce que nous avons dit, il s'ensuit qu'il est difficile de s'établir à la Cour & plus mal-aisé de s'y maintenir. Ainsi le meilleur conseil qu'il me reste à donner au Courtisan, c'est de prévoir sa chute dans son élévation, & de se familiariser de bonne heure avec l'idée du précipice. Quoiqu'il soit plus glorieux d'être vaincu en combattant, que de céder sans résistance ; si cependant le danger est certain & l'espérance peu sûre, le plus sage est de songer à une retraite honnête & d'imiter les Parthes qui combattoient en fuyant. Il est plus prudent de descendre peu-à-peu & comme par degrés, que de tomber tout-à-coup d'une chute violen-

te. Il est plus sûr aussi de renoncer aux honneurs sous quelque prétexte après en avoir joui, que d'en être déchu par le caprice de la fortune. Il faut se dire à soi-même ce qu'un ancien Romain disoit à un autre. „ Pourquoi attendre ta disgrâce ? „ pourquoi fatiguer ton bonheur ?

On regarde comme une félicité sans égale de mourir au milieu des prospérités. Pour moi, je pense qu'il vaut infiniment mieux avoir déjà fait divorce avec la fortune.

Tels sont les préceptes que j'ai cru les plus utiles aux Courtisans. C'est à chacun d'en profiter : quant à moi, je me crois dispensé d'en faire aucun usage. Mon ambition ni mes goûts ne m'attireront jamais à la Cour. Les Muses y sont sans doute plus agréables qu'utiles. Heureux de ne voir que de loin les flots de cette mer orageuse, je puis dire avec *Séneque* :

Qu'un autre de la Fortune
 Coure l'Océan peu sûr.
 La grandeur est importune ;
 J'aime le repos obscur.
 Je verrai loin de l'Envie
 Couler mes paisibles jours.
 La Parque en bornant leur cours ,
 Ne peut m'ôter que la vie.
 L'oubli du monde m'est doux ;
 La Mort est un mal extrême
 A qui trop connu de tous
 Meurt ignoré de lui-même.



